

UNIVERSITÉ DE PARIS — FACULTÉ DES LETTRES

ESSAI
SUR LA COMPOSITION
DU
ROMAN GALLOIS
DE PEREDUR

THÈSE PRÉSENTÉE
A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS
POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

PAR

MARY RH. WILLIAMS M. A.

FELLOW OF THE UNIVERSITY OF WALES



PARIS
LIBRAIRIE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR
5, QUAI MALAQUAIS

1909

Tous droits réservés



Digitized by the Internet Archive
in 2026

ESSAI
SUR LA COMPOSITION
DU
ROMAN GALLOIS
DE PEREDUR

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

UNIVERSITÉ DE PARIS — FACULTÉ DES LETTRES

ESSAI
SUR LA COMPOSITION
DU
ROMAN GALLOIS
DE PEREDUR

THÈSE PRÉSENTÉE
A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS
POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

PAR

MARY RH. WILLIAMS M. A.

FELLOW OF THE UNIVERSITY OF WALES



PARIS
LIBRAIRIE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR
5, QUAI MALAQUAIS

1909

Tous droits réservés

A MONSIEUR JOSEPH VENDRYES

Témoignage de vive reconnaissance.

BIBLIOGRAPHIE

Peredur. Red Book of Hergest, éd. Rhys-Evans, Oxford, 1887 (en abrégé, R. B.). *White Book Mabinogion*, éd. J. Gwenogvryn Evans, Pwllheli, 1907, paru en 1909 (en abrégé, Pen. 4, 7, ou 14).

J. Loth, *Traduction des Mabinogion*, t. II (Cours de Littérature Celtique, t. IV), 1889 (en abrégé, Loth, *Mab.*).

Perceval le Gallois (Le Conte del Graal), éd. Potvin, Mons, 6 vol., 1866-71 (en abrégé, *Potvin*).

Perlesvaus, forme le tome premier de l'ouvrage précédent.

Parzival, éd. E. Martin, Halle, 1900 (en abrégé, *Parzival*).

Sir Percywelle of Galles, éd. J. O. Halliwell, *The Thornton Romances*, 1844 (en abrégé, *Percywelle*).

Perceval. Lanceloet (version hollandaise), éd. Jonckbloet, t. I, 36948-42340.

Perceval. Le Saint Graal, éd. E. Hucher, Le Mans, 3 vol., 1875-78, t. I, pp. 415-505 (en abrégé, *Borron*).

Diû Crône, éd. G. H. F. Scholl, Stuttgart, 1852.

Birch-Hirschfeld, *Die Sage vom Gral*, Leipzig, 1877.

Lady Guest, *The Mabinogion from the Red Book of Hergest*, 3 vol., London, 1838-1849 (en abrégé, *Mab.*).

A. Nutt, *Studies in the Legend of the Holy Grail*, London, 1888 (en abrégé, Nutt, *Studies*).

J. Strachan, *An Introduction to Early Welsh*, University Press, Manchester, 1909 (en abrégé, *Strachan*).

J. L. Weston, *Parzival* de Wolfram von Eschenbach (tra-

duction anglaise), 2 vol., London, 1894 (en abrégé, Weston, *Parzival*).

The Legend of Sir Perceval, 2 vol., Grimm Library (vol. XVII et XIX), 1906-1909 (en abrégé, Weston, *Perceval*).

J. Gwenogvryn Evans, *Black Book of Carmarthen*, Pwllheli, 1906 (en abrégé, B. B. C.).

W. F. Skene, *Four Ancient Books of Wales*, 2 vol., Edinburgh, 1868 (en abrégé, *Skene*).

Eleanor Hull, *The Cuchulinn Saga in Irish Literature*, London, Grimm Library (vol. VIII), 1898 (en abrégé, *Hull*).

Histoire Littéraire de la France (en abrégé, *Hist. Litt.*).

Revue Celtique (en abrégé, *R. C.*).

Zeitschrift für Celtische Philologie (en abrégé, *Z. C. P.*).

INTRODUCTION

Perceval est un des personnages les plus célèbres dans la littérature médiévale de l'Europe occidentale. Ses aventures, comme on le verra, étaient en harmonie avec l'esprit du temps et bien faites pour exciter l'imagination des poètes.

Il fait l'objet en France d'une partie du Conte du Graal, poème commencé vers 1190 par Chrétien de Troyes, mais laissé inachevé, peut-être par suite de la mort du poète. Ce poème fut continué au XIII^e siècle par Wauchier de Denain¹ qui n'arriva pas non plus à mener l'œuvre à bonne fin. Il fut terminé par deux autres poètes, Manessier² et Gerbert, dont chacun puisait à des sources différentes.

En Allemagne ce fut le célèbre poète Wolfram von Eschenbach qui s'en occupa. Il composa au XIII^e siècle l'œuvre qu'il intitula Parzival, poème beaucoup plus court et moins diffus que le Conte du Graal des poètes français.

Nous avons en anglais un récit analogue qui ne ressemble aux autres versions de l'histoire que par le com-

1. Pour la forme de son nom et la date à laquelle il écrivait, voir P. Meyer, *Hist. Litt.*, t. XXXIII.

2. Manessier écrivait vers 1214-1227. V. Weston, *Perceval*, II, p. 153.

mencement, les enfances du héros et ses premières aventures. On a longtemps considéré ce poème qui date du XIV^e siècle comme un abrégé de l'œuvre de Chrétien, mais les différences entre les deux récits sont si nombreuses qu'on est plutôt disposé aujourd'hui à y voir un poème dérivé d'une autre source, sans doute un poème anglo-normand¹.

Le *Perceval*, borné à l'œuvre de Chrétien, est connu dans la littérature norvégienne, mais c'est très probablement une simple traduction du poème français.

En hollandais le *Perceval* forme une partie du poème de *Lancelot*² : c'est une traduction d'un poème français aujourd'hui perdu.

Enfin nous avons en gallois le récit de *Peredur* qui, tout en ressemblant beaucoup aux poèmes français de Chrétien et de ses continuateurs, n'en dérive certainement pas.

N'ayant pas pour objet de chercher les origines de l'histoire de *Perceval*, mais seulement d'examiner la formation du roman gallois de *Peredur*, nous nous bornons à prendre celui-ci comme centre d'étude en n'utilisant les poèmes de Chrétien et de ses continuateurs et celui de Wolfram que pour la comparaison.

Le récit de *Peredur* est un des romans qui composent le recueil connu sous le nom de *Mabinogion*³. Ce recueil

1. V. G. Paris, *Hist. Litt.*, t. XXX, p. 259 et ss.

2. Tome I, v. 36,948-42,540, éd. Jonckbloet.

3. Nom d'ailleurs inexact dans l'ensemble et qui ne s'applique qu'aux quatre premiers récits du recueil (*Pwyll Prince de Dyved*,

a été traduit en anglais en 1838 par Lady Charlotte Guest, d'après le Livre Rouge de Hergest, manuscrit qui se trouve aujourd'hui au Collège de Jésus à Oxford.

Il a été traduit en allemand en 1841 par San Marte (Albert Schulz), Die Arthur Sage und die Mährchen des Rothen Buchs von Hergest; en français, en 1842, par M. Th. Hersart de la Villemarqué, Contes populaires des anciens Bretons (réimprimé en 1861 sous le titre Les Romans de la Table Ronde et les Contes des anciens Bretons).

En 1887 M. Kuno Meyer a publié le récit de Peredur d'après le Livre Rouge de Hergest. La même année a paru l'édition du Livre Rouge de Hergest de MM. J. Rhys et J. Gwenogvryn Evans. C'est cette édition qui, en 1889, a été traduite en français par M. Joseph Loth dans les tomes III et IV du Cours de littérature celtique, publié par M. d'Arbois de Jubainville.

Enfin, M. J. Gwenogvryn Evans a tout récemment fait paraître une édition de quatre autres manuscrits plus anciens que le Red Book sous le titre The White Book Mabinogion (Les Mabinogion du Livre Blanc).

Branwen fille de Llyr, Manawyddan fils de Llyr, Math fils de Mathonwy); c'est Lady Guest qui a commis l'erreur d'étendre le mot au recueil entier. Ce mot lui-même ne vient pas de ce qu'il aurait désigné, comme l'a supposé M. Rhys, *Arthurian Legend*, pp. 1-2 (voir aussi Loth, *Mab.*, I, pp. 7-8), « stock-in-trade », le fonds du bagage littéraire de l'apprenti barde; c'est plutôt l'histoire des *enfances* du peuple gallois, comme le prouve le titre « Mabinogi Iesu Grist » (Historical Manuscripts Commission, *Report on Manuscripts in the Welsh Language*, Vol. I, Part II — Peniarth — p. 332), servant à traduire le latin « Infantia Saluatoris ».

Il s'agit de manuscrits provenant de la collection Peniarth, ainsi nommée du château de Peniarth, Merionethshire, où ils faisaient partie de la grande bibliothèque de M. W. R. M. Wynne. Grâce à la générosité de sir John Williams, ces manuscrits appartiennent maintenant à la Welsh National Library, à Aberystwyth; nous continuerons à les désigner sous le nom de Peniarth. M. J. Gwenogvryn Evans vient seulement de les publier. Il a eu l'extrême complaisance de nous communiquer en bonnes feuilles la partie de son édition comprenant le texte : nous lui adressons ici l'expression de notre vive gratitude pour cette communication qui, seule, nous a permis d'entreprendre notre travail et de le mener à bonne fin. Et nous nous félicitons d'avoir trouvé dans sa préface des idées auxquelles nos recherches nous avaient nous-même conduit, et qui sont développées dans cette thèse.

Nous devons aussi exprimer notre reconnaissance à ceux de nos maîtres qui se sont intéressés à notre travail et qui l'ont encouragé de leurs conseils : MM. les professeurs Ed. Anwyl, M.A., d'Aberystwyth; L. E. Kastner, M.A., de Manchester; J. H. Davies, M.A., Registrar of the University College of Wales, Aberystwyth; Miss J. L. Weston; MM. les professeurs H. Gaidoz, F. Lot et J. Vendryes, de Paris.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

ÉNUMÉRATION DES MANUSCRITS DE PEREDUR.

L'histoire de Peredur se trouve dans les manuscrits suivants :

1. *Peniarth 4 et 5*. Llyvyr Gwyn Rhyderch (Livre Blanc de Rodrigue), contenant les Mabinogion et d'autres romans.

Le roman de Peredur commence à la colonne 117 de *Peniarth 4* (= R.B., p. 193) par les mots :

Efra6c iarll bioed iarllaeth yn y gogled a seith meib
oed ida6 ac nyt oe gyfoeth yn benhaf yd ymborthei
efra6c namyn o t6rneimeint ac ymladeu a ryueloed.

Il se termine à la colonne 178 (= R.B., p. 243) par les mots :

Ac yna y trewis arthur ae teulu gan y g6idonot. Ac y
llas g6idonot kaer loy6 oll. Ac velly y treythir o gaer yr
ynryfedodeu.

Les colonnes 1-236 de ce manuscrit datent de la fin du xiii^e siècle.

2. *Peniarth 1*.

Le roman de Peredur commence à la colonne 5 (= R.B., p. 195. 48) par les mots :

... reit ym wrthaw dos dithev yr bwrđ yn llawen a groessaw dyw wrthyt. Ac yna y kymyrth peredur hanner y bwyt ar llynn ar hanner arall a edewis yrvorwyn affann darvv idaw vwytta ef adoeth yn ydoed y vorwyn ac a gymyrth y uotrwy iar illaw.

Il se termine à la colonne 48 (= R.B., p. 232. 6) par les mots :

Peredur dec eb hi coffa di ygret aroeist ymi pan rodeis ynnev ithe ymaen aberis ytt llad yravang. Arglwydes ebynte omtebic i gwir adywedy aminhe ay coffaaf. Ac yna y bu ef ygyda ar amerodres pedeir blyned ardec. Ac y velly ytervyna kynnyd paredur ap Efwawe.

Les colonnes 5-48 de ce manuscrit datent du XIII^e siècle.

3. *Peniarth 14*. Ystoria Beredur.

Le roman de Peredur commence à la page 180 (= R. B., p. 193) par les mots :

Efwawe yarll bieuuoed yarlleth yn y gogled A seith meib aoed idaw. ac nyt oe gynoeth yd ymborthei ef yn bennaf namyn odwrmeinieint ac ymladeu aryueloed. Ac yny diwed yllas ef ae chwemeip. Ar seithuet map aoed idaw. ac nyt oed oet ydaw gyrchu brwydyr ac ysef oed yhenw peredur.

Il se termine à la page 190 (= R. B., p. 202. 17) par les mots :

ef a daw y dol ac ar y tu arall yr dol ef a welei kaer uawr allys delediw ac yr llys y mewn y doeth a fan

daw yr neuad ef a wyl gwr gwynllwyd yn eisted amacw-yfieit yn amyl yn gylch a chyuodi a óruc pawb yn y erbyn ae diarchenu ae rodi y eisted ar neillaw y gwr gwynllwyd a ffan aethbwyt y uuwyta ar neillaw y gwr gwynllwyd yd eistedawd peredur. ac gwedy daruot

Les pages 101-190 de ce manuscrit datent de la fin de la première moitié du xiv^e siècle.

4. *Jesus College 1*. Llyvyr Coch Hergest (Livre Rouge de Hergest).

Le roman de Peredur commence à la colonne 655 par les mots :

Effra6c iarll bioed iarllaeth y gogled. A seith meib a oed ida6. Ac nyt o gyuoethen yn v6yaf yd ymborthai efra6c. namyn o t6rneimeint a ryueloed. ac ymladeu.

Il se termine à la colonne 697 par les mots :

Ac yna y trewis arthur ae deulu gan y g6idonot. Ac y llas g6idonot kaer loy6 oll. Ac uelly y treythir o gaer yr enryuedodeu.

La partie du manuscrit où se trouve le roman de Peredur est de la fin du xiv^e siècle.

5. *British Museum, Additional 14,967*.

Le roman de Peredur commence à la feuille 149 (= R.B., p. 193) par les mots :

Evrawc Iarll bioedd iarlleth ynny gogled a saith maib oedd iddaw ac nid oi gyvoeth yn bennaf yr ymborthai Efrawc namyn o twrneimant ac ymladav a rryveloed.

Il se termine à la feuille 167 (= R.B., p. 243) par les mots :

Ac yna y trewis arthur ai devlu gan y gwiddonod ac y

llas gwiddonod kaer loyw oll ac velly y tervyna am yr anryveddodav.

Ce manuscrit qui a été copié sur Peniarth 4 est de la seconde moitié du x^ve siècle.

6. *Mostyn 135.*

Ce manuscrit qui date du xvi^e siècle et se trouve aujourd'hui à Mostyn Hall, North Wales, a été copié sur Peniarth 4. Les lacunes qui s'y trouvent démontrent que ce dernier avait déjà subi à cette époque les détériorations qu'on y constate aujourd'hui.

7. *Cardiff 17. Historia Peredur.*

Le roman de Peredur commence à la page 3 par les mots :

Efrawg Ia[rll....] a saith mab oedd.... benafyr ymborthei.... twrneimant ag ymladdav a rhyfeloe[dd]. Ag fal y mae mynych ir neb a ymganlly[no] a rhyfel ef a led-dir.

Il se termine par les mots :

Ag yna y trewis Arthurai deulu ar y Gwiddonod ag y llas Gwiddonod kaer loyw oll ag felly y terfyna am Gaer yr anrhyfeddodau ag ystori predur fab Efrawg.

Ce manuscrit, copié sur Peniarth 4, a été écrit à la fin du xvi^e ou au commencement du xvii^e siècle. Il se trouve aujourd'hui à la bibliothèque municipale de Cardiff.

8. *Llanstephan 148. Peredur.*

Ce manuscrit, actuellement à la *National Library of Wales*, a été copié sur le Livre Rouge de Hergest par David Parry en 1697.

9. *Breese Collection*. Monsieur Gaidoz a déjà attiré l'attention sur ce manuscrit dans un article publié dans la *Revue Celtique* (IX, p. 393-4), intitulé « Une version inédite du Peredur gallois ». Ce manuscrit qui a été copié sur Peniarth 4 se trouve actuellement chez un bibliophile au nord du Pays de Galles.

10. *Dingestow Court*.

Ce manuscrit a été, selon toute probabilité, copié sur Peniarth 4 par l'intermédiaire du manuscrit British Museum Add. 14967. Il se trouve actuellement à Dingestow Court, Monmouthshire.

11. *Cymmrodorion Library*.

Ce manuscrit, propriété de la Société des Cymmrodorion à Londres, a été copié au xvi^e siècle par Hugh Llyn sur le Livre Rouge.

CHAPITRE II

RÉSUMÉ DU ROMAN DE PEREDUR D'APRÈS LE LIVRE ROUGE.

Afin de faciliter au lecteur la compréhension de ce qui suivra, nous donnons ici un résumé du roman de Peredur ab Efrawc, en prenant comme base le texte fourni par R.B. et Peniarth 4, parce que c'est le plus complet, comme il sera dit plus loin.

1. R. B., 193-194. 11 ; Pen. 4, 117-118. 16.

Evrawc, un comte du Nord, périt ainsi que six de ses fils en courant les aventures qui étaient leur principal moyen d'existence. Sa femme s'enfuit dans le désert avec le septième et dernier, Peredur, et s'applique à éloigner de lui tout ce qui peut lui donner le goût de la vie chevaleresque. Il devient en grandissant fort et entreprenant au point de pouvoir suivre à la course les chèvres et les chevreaux de sa mère.

2. R. B., 194.11-195.26 ; Pen. 4, 118.16-120.12.

Un jour il voit passer trois chevaliers, Gwalchmei fils de Gwyar, Geneir Gwystyl (Gweir fils de Gwestyl) et Owein fils d'Urien. Sa mère lui dit que ce sont des anges. Il se décide à les suivre et interroge Owein au sujet de son équipement et de ses armes : sa mère s'évanouit quand il lui annonce sa décision : il selle le meilleur cheval qu'il peut trouver. Avant

qu'il ne la quitte, sa mère, qui a repris ses sens, lui conseille d'aller à la cour d'Arthur, de prier dans toutes les églises qu'il rencontrera, de prendre la nourriture dont il a besoin si on n'a pas la courtoisie de la lui offrir, de secourir ceux qui appellent à l'aide, surtout les femmes, de prendre les bijoux qu'il pourra trouver pour les donner à autrui et de faire la cour aux belles femmes qui se trouveront sur son chemin.

3. R. B., 195.26-196.30 ; Pen. 4, 120.12-121.27.

Après deux jours et deux nuits Peredur, arrivant à une tente à l'aspect d'église, y prie, puis rencontre près de la porte la femme d'un chevalier, prend la moitié de la nourriture qu'elle a, plie le genou devant elle, l'embrasse et reçoit d'elle son anneau. A son retour le mari, apprenant ce qui s'est passé, part à la recherche de Peredur pour venger l'injure qu'il croit avoir reçue.

4. R. B., 196.30-199.29 ; Pen. 4, 121.27-125.33.

Peredur se dirige vers la cour d'Arthur. Lorsqu'il y arrive, un chevalier vient d'offenser l'impératrice Gwenhwyvar en s'emparant de la coupe que lui présentait son page et dont il lui jette le contenu au visage, défiant ensuite les chevaliers de la cour de reprendre la coupe et de venger l'injuré ; personne n'ose se mesurer avec lui. Peredur demande à être sacré chevalier ; mais Kei proteste, le trouvant trop mal équipé. Un nain qui, avec sa compagne, est depuis un an l'hôte d'Arthur, et qui n'a jamais prononcé une parole, salue le héros comme la fleur de la chevalerie et la naine répète la salutation ; ce qui leur vaut les brutalités de Kei, qui

engage Peredur à combattre avec le chevalier et à lui enlever son cheval et ses armes, après quoi il sera sacré chevalier. Peredur est vainqueur. Owein qui l'a suivi lui apprend à délayer l'armure et à la revêtir, puis il l'invite à revenir à la cour. Peredur refuse : il n'y reviendra qu'après avoir vengé l'offense faite aux nains par Kei.

5. R.B., 199.29-200.22 ; Pen. 4, 125.33-126.35.

Peredur renverse seize chevaliers en une semaine et les envoie à la cour d'Arthur porter le même message menaçant pour Kei.

6. R.B., 200.22-202.7 ; Pen. 4, 126.35-129.2.

Peredur arrive près d'un château sur la rive d'un lac au bord duquel est assis un vénérable vieillard, dont les valets se livrent à la pêche. Peredur entre dans le château où le vieillard, qui se trouve être son oncle maternel, lui apprend à manier ses armes et à se conduire comme il sied à un chevalier. Il ne doit plus citer à tout propos les conseils de sa mère et quand il voit une chose qu'il ne comprend pas il n'en doit pas demander l'explication si on n'a pas la courtoisie de l'en instruire.

7. R.B., 202.7-203.20 ; Pen. 4, 129.2-131.2.

Le lendemain Peredur se trouvant dans le château d'un autre oncle maternel fait preuve de sa force en brisant un anneau de fer d'un coup de son épée qui se rompt ; il le fait deux fois et deux fois les morceaux de l'anneau et de l'épée se rajustent, mais la troisième fois il frappe de telle sorte que les morceaux ne s'ajustent plus. C'est qu'il

a déjà les deux tiers de sa force : quand il l'aura tout entière personne ne pourra lutter avec lui. Pendant qu'il cause avec son oncle entrent deux valets portant une lance du col de laquelle coulent trois ruisseaux de sang. Tous les assistants se mettent à se lamenter : comme personne ne lui donne d'explications il n'en demande pas : puis entrent deux jeunes filles portant une tête d'homme baignant dans son sang : redoublement de cris. Le lendemain Peredur part avec l'assentiment de son oncle.

8. R.B., 203.21-205.7 ; Pen. 4, 131.2-132.36.

Il rencontre une femme qui pleure son mari tué par le chevalier de la Clairière du Bois : elle se dit la sœur de lait de Peredur qu'elle accuse d'avoir causé la mort de sa mère en la quittant. Peredur part à la rencontre du chevalier qu'il force après l'avoir terrassé à épouser la femme de sa victime.

9. R.B., 205.7-209.15 ; Pen. 4, 132.36-138.6.

Continuant son chemin il arrive à un château habité par dix-huit valets et cinq jeunes filles. L'une d'elles, la plus belle quise puisse voir, est la maîtresse du château ; elle a été dépouillée de ses biens par un comte, son voisin, qui veut l'épouser contre son gré. Les dix-huit valets sont ses seuls défenseurs, mais dans la crainte que le comte ne s'empare du château le lendemain ils la forcent à s'offrir à Peredur comme femme ou maîtresse en lui demandant en échange l'aide de son bras. Le héros refuse l'offre qui lui est faite mais promet son secours. En trois jours il bat successivement le sénéchal,

puis l'intendant du comte, et enfin le comte lui-même, faisant rendre à chacun le tiers des possessions de la jeune fille. Lui ayant ainsi rendu son patrimoine il passe trois semaines au château par amour pour elle.

10. R.B., 209.15-210.3 ; Pen. 4, 138.6-138.29.

Il rencontre chemin faisant le chevalier du paragraphe 3, le renverse, lui fait proclamer l'innocence de sa femme et le renvoie à Arthur.

11. R.B., 210.3-211.7 ; Pen. 4, 138.29-140.10.

Il arrive au château d'une grande et noble dame qui le dissuade de passer la nuit chez elle dans la crainte d'une attaque des sorcières de Kaerloyw. Il reste cependant, réduit à merci une sorcière qui avait attaqué un des gardes, et lui fait grâce sur la promesse de ne plus faire de mal à la comtesse ; puis, accomplissant la destinée révélée à la sorcière, il reste trois semaines à la cour des sorcières pour apprendre la chevalerie, y choisit un cheval et des armes, et s'en va.

12. R.B., 211.8-215.10 ; Pen. 4, 140.10-145.9.

Peredur passe la nuit chez un ermite. Le lendemain sur la neige tombée pendant la nuit un faucon tue une oie devant la cellule. Le faucon ayant été effrayé abandonne sa proie sur laquelle s'abat un corbeau. Peredur s'arrête et compare le plumage du corbeau à la noire chevelure de celle qu'il aimait le plus, la neige à sa peau si blanche, le sang aux pommettes rouges de ses joues.

Il est aperçu par Arthur et sa cour. Absorbé dans ses pensées il ne répond pas à un page envoyé vers lui : celui-ci le frappe de sa lance. Peredur riposte en le

jetant d'un seul coup à bas de son cheval ; vingt-quatre autres pages ont le même sort. Enfin Kei arrive et lui parle d'une façon blessante. Peredur le jette si rudement à terre qu'il lui casse le bras et lui brise l'omoplate. Gwalchmei va alors trouver Peredur et, plus courtois, réussit à le ramener à la cour où Arthur lui fait bon accueil et ils s'en retournent tous à Caerllion.

13. R.B., 215.10-19 ; Pen. 4, 145.9-23.

Peredur à qui Angharat Law Eurawc refuse son amour jure de ne parler à aucun chrétien avant qu'elle ne le préfère à tout autre homme.

14. R.B., 215.19-218.23 ; Pen. 4, 145.23-149.19.

Le lendemain il arrive au château d'un païen de haute stature et à cheveux gris : il avait dû pour y parvenir tuer un lion enchaîné comme un chien de garde. Averti par la fille du châtelain du danger qui le menace, il fait mettre près de lui ses armes et son cheval et le lendemain tue les vassaux et les fils du vieillard, puis renvoie les survivants à Arthur pour les faire baptiser.

15. R.B., 218.23-220.23 ; Pen. 4, 149.19-152.2.

Il tue un serpent et s'empare de l'anneau d'or sur lequel le reptile était couché. Il erre longtemps, consumé des regrets que lui causait son éloignement de la cour d'Arthur, au point d'en perdre ses couleurs. Revenu à la cour où personne ne le reconnaît, il se laisse traverser la cuisse d'un coup de lance par Kei sans mot dire. Il terrasse plusieurs chevaliers et Angharat Law Eurawc avoue enfin son amour pour lui.

16. R.B., 220.24-223.24 ; Pen. 4, 152.3-155.25.

Peredur quitte la cour, arrive au château d'un borgne noir, le renverse et le force à raconter comment il a perdu l'œil. C'est, dit-il, en se battant contre un serpent qui a une pierre dans la queue : celui qui la possédera aura tout l'or qu'il pourra désirer. Peredur tue le borgne, puis refusant l'amour des jeunes filles du château il s'éloigne.

17. R. B. : 223, 24-226, 29 ; Pen. 4, 155, 25-159, 20.

Il parvient au Palais des fils du Roi des Souffrances, ainsi nommés parce que l'« Addanc » du lac les tue tous les jours. Tout en parlant il voit entrer un cheval portant un cadavre : on baigne celui-ci dans l'eau chaude, on lui applique un onguent qui le ressuscite : de même pour deux autres. Le lendemain les trois jeunes gens sortent sans permettre à Peredur de les accompagner. Peredur les suit cependant et rencontre sur un mont la femme la plus belle qu'il ait jamais vue. En échange de son amour elle lui donne une pierre qui lui permettra de voir l'Addanc tout en restant invisible. C'est du côté de l'Inde qu'il doit la chercher. Peredur passe par une vallée arrosée par une rivière : sur une des rives est un troupeau de moutons blancs, sur l'autre un troupeau de moutons noirs, qui changent de couleur chaque fois qu'ils traversent l'eau. Grâce aux renseignements que lui fournit un jeune homme il trouve l'Addanc et le tue : il rencontre ses compagnons de la veille qui lui apprennent que sa victoire sur le monstre a été prédite : il refuse leur sœur et leur donne la tête du monstre. Il accepte les services d'un jeune homme, Etlym Gledlyf Goch, qu'il a rencontré et qui veut le suivre.

18. R.B., 226.30-227.17; Pen. 4, 159.20-160.14.

Il renverse les trois cents chevaliers de la Comtesse des Prouesses, mais apprenant que c'est Etlym qu'elle aime, il laisse la comtesse à son compagnon.

19. R. B., 227.17-228.23; Pen. 4, 160.15-161.30.

Peredur accompagné d'Etlym arrive au Mont Douloureux, tue deux cents des chevaliers gardiens du serpent, rembourse aux cent autres ce qu'ils ont dépensé depuis qu'ils sont établis sur le mont et après s'être emparé de la pierre la donne à Etlym qu'il renvoie à sa femme.

20. R.B., 228.23-232.6; Pen. 4, 161.30-165.26.

Il arrive dans une vallée où il y a beaucoup de pavilions de différentes couleurs, et logé chez un meunier il lui emprunte de l'argent; il s'acquitte de sa dette en envoyant à la femme du meunier les chevaux et les armes des chevaliers qu'il a vaincus au tournoi. L'impératrice du tournoi l'envoie chercher. Il refuse trois fois, puis finit par se décider. Elle lui apprend que c'est elle qui l'a aidé contre l'Addanc et il reste quatorze ans auprès d'elle.

21. R.B., 232.7-234.14; Pen. 4, 165.27-168.12.

Arthur est à Caerllion, entouré de ses chevaliers, lorsque se présente une jeune fille noire à l'aspect repoussant. Elle salue Arthur et tous les siens à l'exception de Peredur à qui elle reproche son silence à la cour du roi boiteux: s'il s'était fait instruire des merveilles qu'il a vues, le roi aurait été guéri et ses domaines pacifiés: il est la cause de tous les malheurs du roi. Elle parle ensuite d'un château habité par cinq cent soixante-six chevaliers

et leurs amies, où celui qui cherche la gloire la pourra trouver; elle parle aussi d'une jeune fille assiégée dans un château sur une montagne: celui qui la délivrerait acquerrait la plus grande gloire possible. Gwalchmei prend la résolution de délivrer la jeune fille et Peredur celle de savoir ce que signifie l'histoire de la lance sanglante. Avant leur départ un chevalier porte un défi à Gwalchmei parce que, prétend-il, il a trahissement tué son seigneur.

22. R.B., 234.14-236.4; Pen. 4, 168.12-170.5.

Gwalchmei rencontre un chevalier qui l'envoie chez lui et dont la sœur l'accueille bien. Le sénéchal du château l'accuse d'avoir tué le père du chevalier. Gwalchmei demande un an avant d'avouer ou de nier ce qu'on lui reproche.

23. R. B. 236.4-237.5; Pen. 4, 170.6-171.14.

Peredur qui a parcouru l'île entière en cherchant vainement à avoir des nouvelles de la jeune fille noire rencontre un prêtre qui lui reproche de porter une armure le Vendredi Saint. Il descend alors de cheval, lui demande sa bénédiction, et l'interroge sur le Château des Merveilles.

24. R. B., 237.5-240.4; Pen. 4, 171.14-174.32.

Un roi qu'il rencontre allant à la chasse le recommande à sa fille, puis sur les conseils d'un petit page blond le fait enfermer, car il le croit l'amant de sa fille. Celle-ci s'occupe du héros et lui donne les moyens de participer à un tournoi dans lequel il renverse pendant trois jours tous ses adversaires. Le roi, instruit de sa

valeur, lui offre sa fille et la moitié de son royaume; Peredur refuse et part à la recherche du Château des Merveilles.

25. R. B., 240.4-242.11 ; Pen. 4, 174.33-177.17.

Il y arrive, la porte est ouverte. Dans la grande salle il aperçoit un jeu d'échecs dont les deux troupes de cavaliers jouent l'une contre l'autre : celle à qui il donne la préférence est battue : irrité, il jette l'échiquier dans le lac. A ce moment la jeune fille noire entre et lui reproche sa conduite : elle lui apprend en même temps qu'il pourra retrouver l'échiquier au château d'Ysbidiongyl où un homme noir dévaste les domaines de l'impératrice. Peredur le bat, lui accorde grâce et ne le tue que pressé par la jeune fille noire : elle ne lui permet de rencontrer l'impératrice qu'après qu'il aura tué un cerf aussi rapide que l'oiseau le plus léger et qui porte au milieu du front une corne longue et aiguë. Peredur tue le cerf qu'a fait débucher l'épagneul de l'impératrice, mais une amazone s'empare du chien et de la tête du cerf, puis lui reproche ce qu'il a fait. Peredur pourra toutefois reconquérir son amitié en allant vers une pierre plate auprès d'un buisson et en demandant par trois fois un adversaire. Il y rencontre un homme noir couvert d'une armure rouillée qui disparaît quand lui-même descend de cheval.

26. R. B., 242.11-243.16 ; Pen. 4, 177.17-178.33.

Chemin faisant Peredur arrive à un château où il trouve assis un vieillard boiteux et aux cheveux gris, ayant Gwalchmei près de lui : un jeune homme lui

demande son amitié : c'est lui qu'il a déjà vu sous les traits de la jeune fille noire à la cour d'Arthur ; c'est encore lui la jeune fille qui lui avait adressé des reproches au sujet de l'échiquier, l'homme qui portait la lance et la jeune fille qui portait la tête sanglante. La tête est celle de son cousin tué par les sorcières de Kaerloyw : ce sont elles aussi qui ont estropié son oncle. Lui-même est son cousin ; il a été prédit que Peredur les vengerait. Peredur et Gwalchmei, avec l'aide d'Arthur, engagent la lutte contre les sorcières : l'une d'elles tue trois des hommes d'Arthur. Peredur la frappe, elle s'enfuit en disant que c'est Peredur, l'homme à qui elles ont enseigné la chevalerie, qui, d'après le sort, doit les tuer. Arthur et les siens exterminent alors les sorcières.

Voilà ce qu'on raconte au sujet du Château des Merveilles.

CHAPITRE III

A. — ÉTENDUE DU RÉCIT PRIMITIF.

De tous les manuscrits énumérés au chapitre I, les seuls qui soient importantes pour notre étude sont naturellement les quatre premiers, les manuscrits numérotés 4, 7, 14 de la collection Peniarth et le Livre Rouge de Hergest.

Le manuscrit Peniarth 4 et le Livre Rouge sont les seuls dont le texte nous soit parvenu intégralement. Peniarth 7 a perdu son commencement et Peniarth 14 en revanche ne présente que le début du récit. Il manque au premier une feuille qui représente le contenu des quatre premières colonnes de Peniarth 4, et le second n'a que huit pages, c'est-à-dire l'équivalent des douze premières colonnes de Peniarth 4, jusqu'à col. 129.17. Peniarth 14 ne fournit donc qu'un simple fragment qui est cependant précieux, comme on le verra, pour établir la filiation de ces manuscrits.

D'autre part, il importe de signaler dès maintenant que Peniarth 7 présente un texte plus court que les autres, vu qu'il s'arrête à la fin du paragraphe 20 de notre résumé [R. B., 232.6.]. *Ac yna y bu ef ygyda ar amerodres pedeir blyned ar dec. Ac velly y tervyna kynnyd paredur ap Efracw,* « Et alors il resta quatorze ans

auprès de l'impératrice. Et c'est ainsi que se terminent les progrès de Paredur ap Efwawc. »

Nous sommes porté à croire que quel qu'ait été le commencement du récit, c'est à l'endroit même où s'arrête Peniarth 7 qu'il se terminait primitivement.

Si, en effet, on se réfère au manuscrit Peniarth 4 et au Livre Rouge, on trouve l'épisode terminé par ces mots : *Ac y g6ledych6ys peredur gyt ar amherodres pedeir blyned ar dec megys y dyweit yr ystorya*, « Et Peredur gouverna avec l'impératrice pendant quatorze ans, à ce que dit l'histoire », après lesquels vient une suite qui n'est en aucune manière liée à ce qui précède.

Cette coupure semble confirmer l'hypothèse que le récit primitif prenait ici sa fin.

B. — LE TEXTE DE PENIARTH 4 ET DU LIVRE ROUGE.

Au premier abord le Livre Rouge ne paraît qu'une simple copie de Peniarth 4. Mais une étude plus minutieuse des deux manuscrits démontre qu'ils sont plutôt copiés sur le même original.

Les arguments à l'appui de cette hypothèse sont variés et peuvent être résumés de la façon suivante :

Il manque au texte du Livre Rouge des mots et même des membres de phrase qui figurent dans Peniarth 4 ; nous les signalons ci-dessous en italique, en mettant entre parenthèses ce qui correspond dans le Livre Rouge.

R. B., 193.	9	<i>yn y gogled</i>
	15	<i>ieuhaf oed hwnnw oy seith meib</i>
	19-20	<i>flo ar mab y ynyal6ch</i>

- 22 dynyon didraha *diwala*
 25 yr forest *hir*
 30 a chyrn *y bob un* orei ereill
 194. 11 ryfedu yn ua6r a orugant *bot o wil6riaeth na*
 fedestric gan neb megys y gallei y gordi6es.
 195. 1 a minneu a af yth olti *yn varcha6c yr a6rhon.*
 15 dywet heb ef ar vrys *mi ae haroaf*
 196. 12 a gressa6 *du6* 6rthyt. *Yr h6rd yd aeth pere-*
 dur
 17 kymer titheu eneit heb hi *nyt miui ae g6ara-*
 fun itti
 18 *Ac est6g ar pen y lin a rodi cussan yr vor-*
 6yn. Achymryt y varch
 197. 6 *Ar marcha6c a gymerth y gorfl6ch o la6*
 wenh6yfar ac a dineuis
 16 neu *hul* a lletrith
 19 a chyweird6b muscrelleid *aghyweir*
 20 yn perued *lla6r* y neuad
 25-6 *a dechreu y dyfalu* a h6r6 llyskyon ida6
 26 *Ac yn da ganthunt dyuot y kyfry6 h6nn6 y*
 vynel y ch6edyl arall dros gof.
 198. 4 yn kael dewis dy ymdidan6r a dewis *dy gyfed*
 10-11 yn vut yn llys arthur *heb dywedut un geir*
 6rth neb; a gal6 kyfry6 dyn a h6n hedi6
 yg g6yd arthur ae vilwyr yn vlodeu mil-
 wyr ac yn ganh6yll marchogyon.
 20 yn marchogaeth *y varch yny weirgla6d.*
 199. 1 *drychaf la6 arna6* dyrna6t ma6r doluryus.
 13 *racda6 parth* ar weirgla6d
 200. 5 herwr a *dieber6r* ar arthur
 13 yn y gall6yf [ymgall6yf] *ar g6r hir yssyd yno*
 y dial
 21 gan arthur ar *teulu*
 23 *Ac yn y diwed* ef a doeth
 24 ar tu arall *yr llyn* yd oed *llys va6r* a chaer
 teledi6 yn y chylch (yd oed kaer dec)
 27 yn pyscotta *ymy6n kafyn* ar y llyn

201. 1-2 yn eisted ar obennyd o *bali*
 2 yn *dechreu* llosgi
 3-4 *ae discynnu* ae diarchenu
 4 *A thara6 y la6* a wnaeth y g6r
 16-17 y g6as melyn *ermeitin* wneuthur g6aet
 20-21 *ac agymerth y ffon* ar taryan a dyrchael
 22 yn redec *yn frydyeu*
 202. 9 y g6elei gaer va6r a *llys teledi6*
 203. 6 *Ar neill la6 y ewythyrr yd eisteda6d pere-*
 dur ac ymdidan a orugant
 7-8 *Ac or neuad* yn mynet y ystâuell
 9 *A thri ffr6t* o waet ar y *hyt*
 10 lleuein a drycyruerth a *gymerth pa6b yndynt*
 hyt nat oed ha6d y neb y diodef
 18 tewi o honunt *ac eisted tra uu amkan gan-*
 thunt ac yfet
 19 *A thrannoeth y bore*
 22 ef a glywei diaspat. *parth ar lle yd oed y dias-*
 pat y doeth
 23-4 *A chelein g6r y r6g d6yla6 y wreic* [a che-
 lein yn y hymyl]
 204. 9-10 *nys goruyd6n byth* [ana6d vydei ym y oruot
 205. 8 y goet *ma6r* ynyal
 9 *nys g6elei yn y coet*
 10 ef a welei gaer ua6r *eidoa6c*
 14 ar v6lch y gaer *vch y pen*
 18 a doeth *yn gyflym*
 18 *ac a doeth yn y vlaen yr neuad*
 22 *y disgynnu a orugant* ae diarchenu
 28 y crissant *g6ynhaf*
 206. 14 *G6edy daruot b6ytta. da oed genhyfi heb y*
 peredur pei ka6n le esm6yth y gyscu [Pan
 oed amser mynet y gyscu]
 24-5 yth elynnyon yma *y wneuthur a rynnont a thi.*
 207. 12 ny cheit vyth *arnam*
 208. 2 vy march a mi a *gyfodaf*
 8 y varch yr lla6r. *A llawer a uyry6ys y dyd*

- h6nn6. A phryt na6n parth a diwed y dyd.*
 14 o da o hona6 yn ll6yr
 17-18 yn hyfryt lawen. *trayan y chyfoeth yn eidi.*
Ac amylder o veirch ac arueu. A b6yt a
llyn yn y llys. Esm6ythter tra uu da gan-
thunt a gymerassant. Ac y gyscu yd aeth-
ant. Trannoeth y bore peredur
 25 *trayan y chyfoeth*
 209. 9 *A g6edy y chyweira6 ae g6astatau ar y*
chyfoeth. gan dy genyat
 210. 7 *a meint mil6r ae praffter ynda6.*
 211. 1 *y bydy yspeit yn dyscu marchogaeth dy varch*
 7 *dewis y uarch ae arueu a gymerth peredur*
 19 *yr eira g6yn*
 20 *yg grudyeu y wreic u6yhaf agarei*
 212. 12-13 *or kaffei vedic da y gyuanhei y asc6rn ac*
ar6ymeï ygymaleu yn da, na hanbydei
waeth [y bydei vy6].
 224. 1 *y my6n ker6yn.*
 29 *Etlym a deuth traygefyn at peredur. Peredur*
a erchis
 239. 21-22 *A g6edy b6yt y brenhin a dywa6t 6rth pere-*
dur. Mi a rodaf

On pourrait sans doute expliquer ces lacunes par des distractions du copiste ou par des négligences provenant de ce qu'il ne comprenait pas ce qu'il avait sous les yeux.

Mais cette explication ne vaut rien car inversement il y a dans le Livre Rouge des mots et quelquefois des lignes qui ne se trouvent pas dans Peniarth 4. Il n'est pas admissible que le copiste ait de lui-même ajouté à son texte, car souvent les mots en surplus dans le Livre Rouge figurent également dans les autres manuscrits.

Nous écrivons ci-dessous en italique ce que le Livre Rouge ajoute à Peniarth 4.

- R. B., 193. 13 *ac ymladeu a ryueloed* [Pen. 4, a ryuel]
 18 *a phryderu a oruc yn ua6r* [Pen. 4, medylia6
 a 6naeth]
 20 *a diffieith6ch didram6yeit*
 194. 12-13 *sef tri marcha6c oedynt*
 17 *llyma vy ffyd heb y peredur yd af*
 195. 4 *marchogyon urdolyon*
 13 *Ieu heb ef gan dy genyat*
 14-15 *Yn llawen heb ef dywet ar vrys*
 198. 21 *ae dewred oe tehygolyaeth ef*
 199. 16 *tym y6 gennyfpany o hona6*
 200. 18 *ae byrywys yn gywelydyus*
 25-6 *g6r g6ynll6yt telediu*
 201. 2 *yn llogi rac y vron*
 7 *ar neill la6 y g6r bioed y llys*
 13 *y chware a ffynn*
 15 *p6y oreu or g6isson dybygy di a chware*
 26-28 *yn dyscu moes ac aruer y g6ladoed ae mynut-
 r6yd. kyuartalr6yd ac adf6ynder ac un-
 benr6yd.*
 204. 5-6 *yssyd yn y llannerch yn y coet.*
 6-7 *rac dy lad o hona6*
 205. 12 *Ac arlllost y wae6 efa ffusta6d y porth.*
 206. 16-17 *6rth y vor6yn decaf a phennafo nadunt.*
 207. 23-24 *kyny wnel6yf dim oc a dywedy. yny wyp6yf
 a all6yf nerth y6ch* [Pen. 4, heb vn o hyny.]
 27-28 *A pha ry6 ch6edleu yssyd gennyt*
 208. 23 *Distein llys*
 209. 1 *yn diwed y dyd*
 7 *Ac uelly y bu yn g6b6l ac y trigya6d peredur*
 26-27 *Ac myn vgy kret dr6c 6yt ar deulu 6rth y
 vor6yn acha6s g6iry6n*
 28-29 *Ac ny bu hir yr ymwan peredur a uyrya6d*
 210. 19 *Ac os gouut a da6 arna6ch*

- 21-22 diaspat *engirya6l*
 211. 22 paladyr *hir*
 28-29 a ymchoela6d ar y mack6y. ac ae *g6ant* dros
 bedrein
 212. 6 a *marchogaeth vn weith ar hugeint drosta6*
 16 y peris arthur *d6yn* medygon
 219. 23 a wnaeth *peredur*
 221. 22-23 Argl6yd heb *yr vn or morynyon* [Pen. 4, yr
 hitheu] y g6as *ieuanc* teckaf
 28 g6edy y vr6ysca6 *6rth y g6r du*
 232. 16-17 Grudyeu aruchel *oed idi*
 240. 13-14 yn dyuot y my6n. *Ac yn dywedut 6rth pere-*
 dur
 27-28 y vorwyn du. *A dywedut 6rtha6. Ie heb hi.*
 Emelldith du6 itt
 242. 17-18 *Ae varch a ducsei y g6rdu* [Pen. 4, a march
 peredur] a welei

D'ailleurs, le copiste du Livre Rouge paraît un copiste soigneux dont le texte est en général très correctement écrit.

Nous concluons donc que le Livre Rouge et Peniarth 4 ne se sont pas copiés l'un sur l'autre, mais qu'ils dérivent probablement d'un original commun.

Les copistes de ces deux manuscrits ne semblent pas avoir toujours compris de la même manière l'original qu'ils copiaient. Une différence de ponctuation doit être signalée dans le passage suivant.

Peniarth 4, ac ath urdaf yn varcha6c urda6l. Ohyn allan llyna a wnelych, « et je t'ordonnerai chevalier. Dès maintenant, voici ce que tu devras faire. »

R. B., ac ath urdaf yn varcha6c urda6l o hyn allan. a llyna awnelych, « et je t'ordonnerai chevalier dès maintenant. Et voici ce que tu devras faire. »

Chose plus importante : on trouve parfois dans le Livre Rouge des mots de forme plus ancienne que dans les passages correspondants de Peniarth 4 ; ce qui prouve que le manuscrit original est antérieur à Peniarth 4, lequel présente déjà des formes plus modernes.

Voici les cas que nous avons relevés :

R. B., 193.	13	ymkanlyno	Pen. 4	ymganlyno	-k-	-g-
	15	nyt oed oet		nyd oed oed	-t	-d
	26	y taflu llysgyon ac yskyryon		y daflu a gaf- lacheu kelyn	t-	d-
	27	diwarna6t		diwarna6d	-t	-d
	27	gatwan		kadw	-t-	-d-
194.	2	ym benn		ymhen	b-	mh-
195.	29	ym pell		ymhell	p-	mh-
196.	18	y uotr6y		vodr6y	-t-	-d-
197.	24	heb y kei		heb y gei	k-	g-
199.	11	ae pecha6t		ae becha6t	p-	b-
203.	8	anveitra6l		anuedra6l	-t-	-d-
205.	27-8	tr6yda6		tr6yddda6	-d-	-dd-
206.	3	nyt oed pell		nyt oed bell	p-	b-
	7	yr koveint		yr g6fent	k-	g-
	14	y ba6p		y ba6b	-p	-b
	22	ym blaen		ymlaen	b-	m-
207.	10	daet		dahed	-t	-d
209.	14	enpytr6yd		enbytr6yd	-p-	-b-
213.	24	Ac nyt oed da		nyd oed da	-t	-d
214.	9-10	dy paladyr		dy baladyr	p-	b-
215.	11	Ac yd yttoed		ydydoed	-tt-	-d-
217.	1	ym bronn		ymron	b-	m-
	26	pei rodassut		bei roessut	p-	b-
219.	1	votr6y		vodr6y	-t-	-d-
	8	ba6p		pa6b	-p	-b
	13	ymattiala		ymdiala	-tt-	-d-

	20	y p6yth	y b6yth	p-	b-
222.	26	llygat	llygad	-t	-d
223.	22	ba6p	pa6b	-p	-b
224.	23	ba6p	ba6b	-p	-b
227.	14	pei as mynnei	bei as mynhei	p-	b-
229.	13	eu hessm6ythter	esm6ythder	-t-	-d-
231.	12	etrycha6d	edrycha6d	-t-	-d-
	17	amherotres	amherodres	-t-	-d-
232.	8	newad	neuad	-w-	-u-
	23	clun	glun	c-	g-
233.	5	br6ytreu	br6ydreu	-t-	-d-
	20	ny chyscaf	ny chysgaf	-sc-	-sg-
	25	pa6p	pa6b	-p	-b
234.	5	brat6r	brad6r	-t-	-d-
	29	votr6y	vodr6y	-t-	-d-
235.	8-9	pei g6yput ti	bei g6yputi	p-	b-
	21	Peit6ch	Peid6ch	-t-	-d-
236.	4	cr6ytra6	cr6ydra6	-t-	-d-
237.	21	pa6p	pa6b	-p	-b
	26	bot	vot	b-	v-
	27	ybyt	ybyd	-t	-d
242.	8	y neityeu	y neidei	-t-	-d-
	26	waetlyt	waedlyt	-t-	-d-

Ainsi qu'on le voit, ce sont des exemples de :

- a. t- initial pour d- taflu pour daflu
 k(c)- » g- kei » gei
 p- » b- pecha6t » becha6t
 b- » v- bot » vot.
 p-, b- » mh- ym pell » ymhell
 ym benn » ymhen
 b- » m- ym blaen » ymlaen
- b. -k- intérieur pour -g- ymkanlyno pour ymganlyno
 -t- » -d- uotr6y » vodr6y
 -w- » -u- newad » neuad
 -p- » -b- enpytr6yd » enbytr6yd

	-sc-	»	-sg-	chyscaf	»	chysgaf
	-d-	»	-dd-	tr6yda6	»	tr6yddda6
c.	-t final	»	-d	diwarna6t	»	diwarna6d
	-p »	»	-b	pa6p	»	pa6b

De tous ces cas on trouve des formes analogues dans des manuscrits antérieurs au xiii^e siècle.

Dans le Livre Noir de Carmarthen on lit :

a.	t-	pour	d-	Mor truan y dyuod	61. 6-7
	k-	»	g-	marchauc a kirch ir aber.	101.12
	p-	»	b-	Neum duc i elffin y prowi vy bartrin.	67.8
	p-	»	mh-	ym pant gwinn	65. 3-4
				Eiri hid impen clun gan cun callet.	57.1-2
b.	-k-	»	-g-	Mekid meibon meigen	67. 19
	-t-	»	-d-	Inytoet a radur in eredic tir.	44. 5-6
	-p-	»	-b-	Bet unpen o pridein	67.2
	-sc-	»	-sg- ¹	Escyp agkyueith diffeith difid.	61.9
	-d-	»	-dd-	ran arderchauc	74. 9-10
c.	-t	»	-d	Ryuel ebruit. a diffrin cluit.	74. 11-12
	-p	»	-b	paup ae gwelhvvy.	74. 1

Or le Livre Noir date de la fin du xii^e siècle. Nous concluons donc que l'original de Peniarth 4 et du Livre Rouge date de la même époque. Ainsi nous nous trouvons d'accord avec M. Loth qui, dans la préface de sa traduction des Mabinogion (tome 1, pp. 17-18), s'exprime de la façon suivante quant à la date des récits gallois :

« Il est sûr, par certaines fautes des copistes, qu'ils copiaient un manuscrit plus ancien que la seconde moitié du xiv^e siècle. On rencontre aussi, çà et là, des archaïsmes que les copistes du xiv^e siècle n'ont évidem-

1. Voir *Strachan*, p. 3, note a. En moyen-gallois *sc*, *sp*, sont devenus *sg*, *sb* ; on trouve *kysgu* pour *kyscu*, *ysbryd* < Lat. spiritus.

ment pas compris. Dans l'ensemble, les Mabinogion me paraissent avoir été écrits à la fin du XII^e siècle. »

Quant au préverbe *ry-* dont la présence ou l'absence suffit à dater la langue d'un manuscrit, M. Loth (*R. C.*, XXIX, p. 6 et ss.) en parle ainsi : « A ne considérer que les textes en prose, l'emploi de *ry* est restreint et sa valeur tend à diminuer de plus en plus du XII^e jusqu'au XV^e siècle. »

Or, on en trouve encore plusieurs exemples dans Peniarth 4 qui ne figurent que très rarement dans le Livre Rouge :

Pen. 4, 117. 34-35	Ac am hynny <i>ry</i> golli eu kyrn onadunt
R.B., 194. 1	» » kolli » »
Pen. 4, 118. 5-6	) D6y oth eifyr g6edy <i>ry</i> uynet g6ylltineb yndunt a <i>ry</i> golli eu kyrn.
R.B., 194. 5-6	
Pen. 4, 121. 16-17	pw y a ryfu yma. 20-21 a <i>ry</i> fu ef genhyt ti. na <i>ry</i> fu.
R.B., 196. 22	P6y a uu yma. 24-25 a vu ef gennyt ti. na vu.
Pen. 4, 125. 4	Os y u6r6 <i>ry</i> dery6
R.B., 199. 8	» » a der6
Pen. 4, 132. 28	am <i>ry</i> wyllta6 g6as kystal a peredur
R.B., 205. 1-2	» wylltu ohona6 » » pheredur
Pen. 4, 136. 8-9	a bot yr iarll g6edyr disgynnu 6rth y ty.
R.B., 207. 29-30	namyn bot y iarll g6edy <i>ry</i> disgynnu 6rth y porth.
Pen. 4, 138. 25-27	gan vynet trachgefyn fford y <i>ry</i> uuost i venegi <i>ry</i> gael
R.B., 209. 30-210.1	gan vynet dracheuyn y ford y deuthost i venegi kaffel
Pen. 4. 139. 13-15	Ac neur dery6 udunt g6erescyn a diffeitha6 y kyfoeth.

R.B., 210. 17	Ac neur der6 udunt goresgyn y kyuoeth ae diffeitha6.
Pen. 4, 140. 16-19	yd oed kawat o eira g6edy <i>ry</i> odi y nos gynt a gwalch wyllt g6edy <i>ry</i> lad h6yat.
R.B., 211. 12-13	yd oed gawat o eiry g6edy <i>ry</i> odi y nos gynt. a gwalch wyllt wedy llad hwyat
Pen. 4, 141. 23-24	y tybyassant <i>ry</i> lad kei.
R.B., 212. 11-12	tybygu ry lad kei.
Pen. 4, 142. 2-3	ae collet ar dothoed ida6.
R.B., 212. 20-21	» ar dathoed yda6.
Pen. 4, 144. 12-13	dy glot <i>ry</i> gigleu ym pob g6lat or y <i>ry</i> fuum.
R.B., 214. 17	» <i>ry</i> ginglef » » bum.
Pen. 4, 147.36-148.2	} ac erbyn ech6yd neur daroed ida6 llad
R.B., 217. 17-18	
Pen. 4, 148. 4-5	neur dery6 yr mace6y llad llawer oth lu.
R.B., 217. 19-20	neur der6 yr mack6y » » »
Pen. 4, 162. 32-33	} Ac yna neur daroed y t6rneimeint.
R.B., 229. 23	

En revanche, il est intéressant de pouvoir signaler dans le Livre Rouge un exemple du préverbe *ry-* qui ne se trouve pas dans le passage correspondant de Peniarth 4.

R.B., 194. 5	Y mam heb ef peth ryued <i>ry</i> weleis yghot.
Pen. 4, 118. 4-5	uy mam heb ef peth ryued a weleis yghot.

C'est que le copiste du Livre Rouge l'a sans doute trouvé dans son original et que le copiste de Peniarth 4 l'a laissé tomber.

On peut signaler enfin des fautes du copiste de Peniarth 4, qui démontrent qu'il avait sous les yeux un manuscrit antérieur au ^{xiii}e siècle.

a. On lit Pen. 4, 127. 29, *guedy daruot b6yta*, à côté de 129. 17-18, *g6edy daruot b6yta*. Cf. B.B.C., 76. 2, *Guell yv noc vy.* et 76. 12-13, *Gurisc gueilgi dowyn*.

b. Pen. 4, 146. 11, *arwein y warch a oruc peredur*, et 147. 28-29, *ac a wisca6d y arueu ymdana6. ac ymdan y warch*. Cf. B.B.C., 100. 1, *Mi a wum lle llas meuric*.

Pen. 4, 156. 32-33, *vyg caru yn 66yhaf g6reic*, et 142. 3-4, *yn medylya6 am y wreic u6yhaf a garei*.

On pourra noter aussi 157. 17, *A phren hir a welei*. Il nous semble que le copiste a écrit instinctivement 'phren', forme employée à son époque, et qu'il a effacé 'h' parce qu'il avait sous les yeux un manuscrit portant 'pren', forme plus ancienne.

A propos de la graphie *dd*, pour la spirante dentale, remarquons qu'elle est en gallois bien antérieure au xiv^e siècle, contrairement à l'opinion exprimée par M. Rhys, *Lectures on Welsh Philology*, 2^e éd., p. 248. Déjà dans le Livre Noir de Carmarthen, qui est de la fin du xii^e siècle, on lit, p. 68. 20, *Piev y bet ar lan ryddnant*. Run y env radev keucant. et p. 69. 13, *Y Beddeu yn y morua ys'bychan ay haelewy*.

Voici les exemples que nous en avons relevés dans nos manuscrits :

Pen. 4, 133. 32	<i>yn y g6elit ychna6t tr6yddda6.</i>
141. 25	<i>g6elsont hagen or kaffeï veddic</i>
153. 21	<i>kyt dywetto efo ofered a medda6t</i>
Pen. 7, 610. 18-19	<i>yn eiste ar obennydd pali.</i>
621. 13-14	<i>ydoed vn or gwidonot yn ymoddiwed ac vn or gwylwyr</i>

637. 11-13 kyt dyweto yr vnbenn hwnn o vaswed a
meddawt [le ms. porte le premier *d* au-
 dessus de la ligne].
647. 21-22 y peris yr amerodres trefn y pebyll yu
vrddasseid vrenhineid.

On notera que tous les exemples donnés ici de variantes entre les deux manuscrits, Peniarth 4 et Livre Rouge, se trouvent surtout dans la toute première partie du récit. C'est cette partie, en effet, qui varie le plus dans tous les manuscrits. Ainsi que nous essayerons de le démontrer plus loin, cela est probablement dû à la plus grande popularité de cette première partie. On racontait l'histoire de Peredur avant qu'elle ne fût écrite ; cela donnait lieu dans la narration à des divergences inévitables. Or, nous verrons que le commencement du récit, tel que nous l'avons aujourd'hui, en faisait partie avant que la fin n'y eût été ajoutée.

C. — LE TEXTE DE PENIARTH 7 ET DE PENIARTH 14.

Quant aux deux manuscrits, Peniarth 7 et 14, il est difficile de se prononcer sur les rapports qui existent entre eux et Peniarth 4.

Peniarth 7 ne comprend que la première partie du récit, mais bien qu'il ressemble beaucoup à Peniarth 4, il est difficile de croire qu'il en dérive ou même d'admettre qu'il ait le même original.

Dans Peniarth 7, ainsi que dans le Livre Rouge, nous trouvons des mots de forme plus ancienne que dans Peniarth 4.

La forme *maccwy* [*makwy*], au pluriel *makwyeit*, ne figure que sept fois dans notre texte [Pen. 7, 611.31 ; 622, 27, 31 ; 629.19 ; 641, 10, 20, 24] : mais nous avons relevé dix-sept cas de la forme antérieure, au singulier *maccwyf* : Pen. 7, 629.10, 21, 29 ; 630.2, 4 ; 632.8, 11, 12, 16, 17, 29, 33 ; 641.15, 16, 18 ; au pluriel *makwyeit*, 622.24 ; *maccwyueit*, 640.2.

On trouve un exemple de cette forme dans le fragment Pen. 14, 290.36, a *macwyfieit* yn amyl yn gylch. C'est, d'ailleurs, la seule fois que le mot y figure. Ce manuscrit, ainsi que nous le verrons, a d'autres ressemblances avec Peniarth 7.

Dans Peniarth 7 nous trouvons aussi l'ancienne graphie *u* pour *w* ; par exemple, *gur*, 613.31, à côté de *gwr*, 614.19, déjà écrit *gwr* dans Peniarth 4 ; cf. aussi 606.10 : *marchauc*, 642.23 : *maur*, 606.17 : *paub*, 606.18 : *dwaut*, 606.29 : *urdaul*, 644.6 : *devaut*, 646.14 : *dyrnaut*, 639.2 : *tlaut*, 643.5 : *chaussant*, 645.1 : *honauch*, 625.4-5 : *gualchmei*. Dans le Livre Noir, on trouve constamment cette graphie : B. B. C., 78.1-3, *Assuynaw naut duv diamehv y daun ae donyauc wifinnhev. ar dy guir erir aerev. ardy gulad gliledic dehev.*

Nous avons un exemple de *t* pour *th* dans *A tranoeth* (626.23), à côté de *A thrannoeth* (613.10). Les autres manuscrits donnent toujours *A thrannoeth*.

Un exemple aussi de *b* pour *v*. Pen. 7, 607, 9 : *bot blwydyn yn llys arthur*. Pen. 4, 14, et R. B. donnent *bot vlwydyn*.

A la fin des mots *b* est toujours écrit *p* dans Peniarth

7, par ex. : 625.14 : *vap*, 622.34 : *hep*, 628.5 : *nep*, 627.27 : *atlep*, etc. Nous trouvons des formes analogues dans des manuscrits antérieurs à Peniarth 7 : B. B. C., 79.6, *Attep a ganaw ar canhuyw vy argluit*. Ibid. 67, 4-5, *Ebet yn ystyacheu y mae paup yny amheu*. Ibid. 61.9, *Escyp agkyueith diffeith difid*.

w se rencontre dans Pen. 7 au lieu de *v* ; 621.5, *kywoeth*, 639.3 *gywaethoc*. Pen. 4, *cyuoeth*. Cf. B. B. C., 101.15, *bendith new a llaur*.

Et inversement *v* au lieu de *w* ; Pen. 7, 640.16 ; 647.16, *attav* ; 637.15, *ydav*, Pen. 4, *ida6*. Pen. 7, 611.28, *vastat*, Pen. 4, *wastat*. Cf. B. B. C., 57.16, *Rac dyuod Riderch hael. Ae cwn kyfruys*.

Enfin, voici un exemple de *t* au lieu de *d* : Pen. 7, 605.7, *uotrwy*, Pen. 4, *uodrwy*.

Il y a encore autre chose. De certains mots nous avons une forme analogue dans Pen. 7 et 14, une forme différente dans Peniarth 4.

Pen. 7, 606.8 : <i>golwrch</i>	Pen. 14, 288.5 : <i>goluwrch</i>	Pen. 4, 122.2 : <i>gorvlweh</i>
“ “ 606.12 : <i>bronnell</i>	“ “ 288.6 : <i>bronnoll</i>	“ “ 122.4 : <i>bronfoll</i>

Ajoutons aussi

Pen. 7, 638.18 : <i>avang</i>	Pen. 4, 154.31 : <i>adanc</i>
“ “ 606.26 : <i>Paredur</i> ¹	“ “ 152.5 : <i>Peredur</i>

1. *Paredur* apparaît dans le *Livre Rouge* (mais une fois seulement : R. B. 209.13 *Paredur uab efrac*) et dans le *Seint Graal* (édité avec une traduction anglaise par Robert Williams, London, 1876). Cf. la forme *Parceval* pour *Perceval* qui se trouve dans le *Saint Graal* de Borron.

Nous concluons donc que Pen. 7 n'est pas copié sur Pen. 4, mais qu'il dérive d'un manuscrit antérieur à celui-ci.

Le copiste de Peniarth 7 est beaucoup moins soigneux que celui de Peniarth 4. Dans son manuscrit les mots sont souvent mal divisés, les phrases mal copiées ; il y a même des fautes d'orthographe. Mais il rachète ses négligences par la façon dont il enjolive le récit. Ses descriptions sont plus complètes, ses comparaisons plus précises, ses expressions plus colorées.

Pen. 7, 615.27-31, y gwallt hithev ay dwy ayl duach oed no muchud *caboledic*. Deuvann gocheon a oed yn y devrud cochach oydynt no fion. « Elle avait les cheveux et les sourcils plus noirs que le jais travaillé. Les pommettes de ses joues étaient plus rouges que la digitale pourprée. »

Pen. 4, 133.34-134.2, y g6allt hitheu ae d6y ael duach oedynt nor muchyd. deu vann gochyon vychein yn y grudyeu. cochach oedynt nor dim cochaf. « Elle avait les cheveux et les sourcils plus noirs que le jais : les pommettes de ses joues étaient plus rouges que la chose la plus rouge. »

Pen. 7, 642.30, on lit : edlym gledyf *tan* coch, « Edlym à l'épée rouge comme le feu ». Pen. 4, etlym gledyf coch, « Etlym à l'épée rouge ».

Ainsi que nous l'avons dit, Peniarth 7 ne comprend que le premier roman de Peredur, tandis que l'original de Peniarth 4, comme nous croyons l'avoir démontré,

comprenait déjà les deux. Il est difficile d'admettre que le copiste de Peniarth 7 ait eu ce manuscrit sous les yeux vu qu'il termine son récit par les mots : *Ac velly y tervyna kynnyd paredur ap Efracw* « Et c'est ainsi que se termine etc. »

Nous ne pouvons pas croire que, s'il l'avait connu, il n'eût pas ajouté à son récit le second roman que d'autres ont trouvé si nécessaire à la compréhension du commencement du premier.

Nous sommes disposé à voir dans Peniarth 7 l'œuvre d'un copiste qui possédait seulement des notes d'un manuscrit qu'il a complétées lui-même.

Cela nous paraît le seul moyen d'expliquer pourquoi Peniarth 7, tout en ressemblant beaucoup à Peniarth 4, en est cependant à d'autres points de vue si différent.

Les deux manuscrits se correspondent, en effet, presque toujours quant au sens des épisodes, — bien que l'ordre en soit quelquefois changé —, mais très rarement quant aux mots et à la forme. En voici des exemples pris au hasard :

Pen. 4, 122.36-123.7.

Ac ar hynny llyma y corr yn dŷuot y myŷn. Ar doeth-oed oed blŷdyn kyn no hynny y lŷs arthur ef ae corres y erchi trŷydet y arthur. A hynny a gaŷssant gan arthur. namyn hynny ygguot y vlŷdyn nŷ dŷwed-assant vn geir 6rth neb.

« A ce moment entra un nain qui était venu avec une naine, il y avait déjà un an, pour demander à Arthur de les héberger, et ils l'avaient obtenu. De toute

l'année, ils n'avaient pas dit un mot à personne. » Cf. Loth, *Mab.*, II, 52.

Pen. 7, 606.34-607.5.

Ac arhynny llyma y korr yndyuot y mew'n achorres arodassei arthur vdunt trwydet blwydyn kyn no hynny ac nydwawt vngeir wrth vndyn o holl niuer arthur yny weles baredur.

« A ce moment entrèrent un nain et une naine à qui Arthur donnait l'hospitalité depuis un an et ils n'avaient adressé la parole à aucun des gens d'Arthur avant de voir Paredur. »

Pen. 4. 128.21-32.

Achyt ami y bydy y wershon yn dyscu moes a mynul. Ymada6 weithon a ieith dy vam. Ami a uydaf athro it ac ath urdaf yn varcha6c urda6l. Ohyn allan llyna a wnel-yeh. kyt g6elych a vo ryued genhyt. nac amo6yn ymdan-a6 ony byd o 6ybot i venegi it. nyt arnat ti y byd y keryd namyn arnafi. kanys mi yssyd athro it.

« Tu vas rester maintenant quelque temps avec moi pour apprendre les coutumes et les usages. Il est temps de renoncer au langage de ta mère. Je serai ton maître, je t'ordonnerai chevalier. Dès maintenant voici ce que tu devras faire : si tu vois quelque chose d'extraordinaire, ne t'en informe pas si l'on n'est pas assez courtois et poli pour t'en instruire. Ce n'est pas sur toi que la faute retombera mais sur moi, car c'est moi qui suis ton maître. » Cf. Loth, *Mab.*, II, 58.

Pen. 7, 611.14-21.

A thi a drigy y gida ami yrwythnos honn idysgu ytt

moes amynvt ac iamadaw bellach ac ieith dyuam ami
avydaf athro ytt ac athurdaf yn varchawc vrdawl. A
chyt gwelych peth auo ryued gennytt taw amdanaw ac
na olyn dim wrthaw rac dyueiaw.

« Tu passeras cette semaine avec moi pour apprendre
les coutumes et les usages et renoncer au langage de ta
mère. Je serai ton maître et je t'ordonnerai chevalier.
Si tu vois quelque chose d'extraordinaire, n'en parle pas
et ne t'en informe pas, de peur qu'on ne te le reproche. »

Si à ces exemples on ajoute les passages correspon-
dants de Peniarth 14, on notera que ce manuscrit est
plus rapproché de Peniarth 7 que de Peniarth 4.

Pen. 14, 288.21-23.

Ac ar hynny nachaf yn dyuot y mewn korr adodoed
yno yr ysblwydyn ac ny dyuot ungeir yr pan dothoed
yno hyt yna.

« Et à ce moment entra un nain qui y était venu un
an auparavant, et il n'avait pas dit un mot depuis qu'il
y était. »

Pen. 14, 290.28-31.

A ffeitt ti bellach a iaith dy uam ami a dysgaf yti
dywedut ac ath wnaft yn uarcha6c urdawl o hynn allan a
chyt gwelych beth auo ryued gennytt taw amdanaw an ac
na ouyn.

« Et renonce dès aujourd'hui au langage de ta mère;
je t'apprendrai ce qu'il faut dire et je t'ordonnerai che-
valier dès maintenant. Si tu vois quelque chose d'extra-
ordinaire n'en parle pas et ne t'en informe pas. »

La forme primitive de Peniarth 7 se rapprochait davantage de celle du poème anglais, *Sir Percyvelle of Galles*. Dans les deux versions c'est Gwalchmei (Gawayne) et non pas Owein [Ewayne] qui, le premier, donne à Peredur des renseignements au sujet de l'armement d'un chevalier.

Le fait que dans Peniarth 14 aussi, c'est Gwalchmei et non pas Owein qui remplit ce rôle et qui plus tard suit Peredur pour savoir comment il a réussi à vaincre le chevalier qui avait insulté Arthur et sa femme prouve que cette modification n'est pas due au copiste de Peniarth 7.

Non seulement on trouve une grande similitude entre les passages de Peniarth 14 et de Peniarth 7, mais aussi entre les formes de mots qui par cela même diffèrent de Peniarth 4 et en même temps du Livre Rouge.

Pen. 4, 121.35-122.5.

A g6as ystauell yn g6assanaethu o *orfl6ch* ar wenh6yfar. Ar marcha6c a gymerth y gorfll6ch o la6 wenh6yfar aca dineuis .y llyn oed ynda6 am y h6yneb ae *bronfoll*. A rodi bonclust ma6r y wenh6yfar.

Pen. 7, 606.6-12.

A gwas ystauell a oed yn seuyll rac bron gwenhwyuar a *golwrch* o eur yn y law ay rodi yn llaw wenhwyuar. Ar awr yrodes sef a oruc y marchauc kymryt y golwrch yn chwimwth a dinev y llynn am y hwynep ay *bron-nell* arodi bonclust idi.

Pen. 14, 288.4-6.

Ar marchawc a gymyrth y *goluwrch* o law wenhwyuar

ac ef auwryyawd yllyn am y hwyneb ae *bronnoll* ac ef arodes idi bonclust.

R. B., 197.5-8.

A g6as ystafell yn g6assanaethu o *orvl6ch* eur ar wenh6yuar. Yna y marcha6c a dineua6d y llyn a oed ynda6 am y h6yneb ae *bronnoll*. A rodi bonclust ma6r y wenh6yfar.

Ceci démontre que Peniarth 14 dérive, selon toute probabilité, de l'original de Peniarth 7. C'est tout ce qu'on saurait dire de ce manuscrit vu le fragment qui en reste aujourd'hui.

Mais ce fragment, si court qu'il soit, est cependant précieux, comme nous l'avons déjà dit, car il suggère une autre interprétation que celle admise jusqu'ici de l'un des conseils que Peredur reçoit de sa mère avant de la quitter pour aller à la cour d'Arthur.

Dans le R. B., 195.22-23, nous lisons : Or g6ely wreic tec gordercha hi. kyn nyth uynno. g6ell g6r a phenedigach yth wna o hynny no chynt, ce que Lady Guest a traduit en anglais : « If thou see a fair woman, pay thy court to her, whether she will or no : for thus thou wilt render thyself a better and more esteemed man than thou wast before » (*Mab.*, I, p. 301) ; et M. Loth en français : « Si tu vois une belle femme, fais-lui la cour, quand même elle ne voudrait pas de toi, et elle t'en estimera meilleur et plus puissant qu'auparavant » (*Loth, Mab.*, II, 49).

Cette interprétation nous paraît inexacte. Déjà Peniarth 4 nous le fait pressentir. On y trouve (120.

4-7) O g6ely g6reic tec, gordercha hi ; kyn nyth vynho, g6ellg6r a ffenedigach yth wna no chynt. Ce qu'on peut traduire : « Si tu vois une belle femme, fais-lui la cour ; quand même elle ne voudrait pas de toi, tu en seras meilleur et plus puissant qu'auparavant ».

C'est justement ce qui se trouve dans le Livre Rouge, mais Lady Guest et M. Loth nous paraissent avoir été induits en erreur par la ponctuation, laquelle, il est vrai, prête à confusion. Il aurait peut-être mieux valu considérer le sens du passage que la ponctuation. Autrement le conseil donné par sa mère à Peredur est tout au moins singulier.

La preuve péremptoire de cette hypothèse est fournie par Peniarth 14 où on lit (p. 287. 11-12) : O g6ely wreic dec gordercha hi gwell gwr yth wna kyn yth uynho (Pen. 4, 120.2-7 ; R. B., 195.20-23) « Si tu vois une belle femme, fais-lui la cour ; tu en seras meilleur quand même elle ne voudrait pas de toi. »

Et si les manuscrits gallois ne suffisent point, il reste la version allemande de *Parzival* qui, ainsi que nous le verrons, a beaucoup de ressemblances avec le récit gallois, surtout pour la première partie, et qui porte, au passage en question :

du solt zir kusse gâhen
und ir lip vast umbevâhen :
daz gît gelücke und hôhen muot,
op si kiusche ist und guot.

(*Parzival*, liv. III, 127.29-128.2).

« tu dois lui demander un baiser et l'étreindre. Cela rend heureux et courageux, si elle est modeste et bonne. »

CHAPITRE IV

CONCLUSION

De la discussion précédente il ressort que :

1° Peniarth 7, et sans doute Peniarth 14, représente une version primitive qui ne comprenait que les aventures 1-20 de notre résumé, et qui s'arrêtait avec le séjour du héros auprès de l'impératrice ;

2° Peniarth 4 et le Livre Rouge n'ont pas été copiés l'un sur l'autre, mais dérivent d'un original commun, dans lequel au récit primitif, conservé dans Peniarth 7 et Peniarth 14, s'ajoutait un nouveau récit comprenant les épisodes 21-26.

C'est donc à distinguer deux parties que nous a conduit l'étude des manuscrits. Nous allons voir maintenant qu'il est possible, grâce à la comparaison des poèmes français et allemand, de serrer de plus près le problème de la composition du Peredur et d'y découvrir trois parties différentes.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

PEREDUR ET LES POÈMES FRANÇAIS

Une étude comparative du récit de Peredur et du poème français « le Conte du Graal », surtout de la partie due à Chrétien de Troyes, nous dispose à première vue à ne voir dans le récit gallois qu'une traduction, ou tout au plus une adaptation, du poème français, tellement les deux versions se ressemblent. Et cela d'autant mieux que, jusqu'ici, on ne connaissait le Peredur que d'après un manuscrit de la fin du ^{xiv}^e siècle, tandis que le poème de Perceval a été écrit au ^{xiii}^e et que la partie due à Chrétien date même de la fin du ^{xii}^e siècle.

Nous allons voir que le fait est surtout vrai pour la dernière partie du récit gallois : ici les deux textes se correspondent à quelques passages près, sauf que certains incidents de l'histoire de Peredur ne font pas partie du poème français. La première partie, au contraire, diffère souvent de l'œuvre de Chrétien, et par cela même présente plus d'intérêt en ce qui concerne notre étude que la fin du récit.

Le but de notre travail est de proposer quelques

explications de ces différences. Jusqu'ici on les a attribuées au copiste qui traduisait en gallois le « Conte du Graal » ; cette opinion est certainement inexacte.

Du fait qu'il y a beaucoup de similitudes entre deux versions d'une même histoire on ne doit pas conclure nécessairement que la plus récente soit une simple copie de l'autre et que les variantes soient dues au rédacteur de la seconde. Il y a d'autres explications à fournir. Il est possible, en particulier, que les deux versions aient une même origine et que les variantes de la seconde, conservées par le copiste, fassent partie de la source commune.

Pour vérifier cette hypothèse on peut prendre comme exemple les deux poèmes de Chrétien de Troyes et de Wolfram von Eschenbach qui ont, tous deux, le même héros pour sujet. Il y a beaucoup de ressemblances entre les deux œuvres ; aussi, sachant que Wolfram a écrit après Chrétien, a-t-on conclu¹ que Wolfram n'a fait que traduire le poème français et que tout ce qui se trouve chez lui en surplus est son œuvre personnelle.

Cependant ceux qui se sont occupés de la question en dernier lieu, ne pouvant pas se contenter de l'opinion adoptée jusqu'ici, admettent que Wolfram s'est servi d'un poème autre que celui de Chrétien et qui ne servit même pas de modèle à ce dernier, bien que les

1. Simrock, *Parcival*, *Rittergedicht von Wolfram von Eschenbach* übersetzt von Simrock, 1842 ; Zarneke, *Zur Geschichte der Gralsage*, dans *Paul und Braune's Beiträge*, vol. III, 1876 ; Birch-Hirschfeld, *Die Sage vom Gral*.

sources des deux poètes aient la même origine¹. Il est donc probable que c'est à l'œuvre dont il s'est inspiré que Wolfram doit ce qui distingue son poème de celui du poète champenois.

Chrétien nous apprend lui-même dans le Prologue (v. *Potvin*, t. II, p. 308, 62-67) qu'il a composé son poème de Perceval d'après un livre que lui avait prêté le comte Philippe de Flandre. Ce livre a bien pu servir de source à d'autres écrivains. Wolfram, de son côté, indique comme la source de son poème l'œuvre d'un nommé Kyot (v. *Parzival*, livre VIII, § 416-20 et ss.). On ne connaît pas exactement la personnalité de cet écrivain ; on a même mis en doute son existence, en soutenant qu'il n'était qu'une invention de Wolfram destinée à l'excuser de n'avoir pas suivi Chrétien. Ce n'est que récemment que la réalité de l'existence de Kyot a été défendue et qu'on a reconnu dans son poème une autre rédaction du livre prêté à Chrétien.

Lorsque deux œuvres se ressemblent beaucoup, ce qui importe ce sont les différences. En étudiant les récits gallois et français qui ont pour sujet l'histoire de Perce-

1. Sur la question du *Parzival* de Wolfram et de l'existence de Kyot cf. notamment : *Parcival*, Rittergedicht von Wolfram von Eschenbach, übersetzt von San Marte, Leipzig, 1837-8 (2^e édition); Bartsch, *Die Eigenamen im Parcival und Titurel*, dans les *Germanist. Studien*, II, 114 et ss.; Bötticher, *Die Wolfram Literatur seit Lachmann*, Berlin, 1880; Martin (E.), dans *Zeitschrift für deutsche Altertumskunde*, V (1878), 87; Id., *Zur Gralsage, Untersuchungen*, Strassburg, 1880; Otto Küpp, *Unmittelbaren Quellen des Parzival*, dans *Zeitschrift für deutsche Philologie*, XVII, 1.; J. L. Weston, *Parzival*, vol. I, Appendice B; vol. II, Excursus A, B et C; A. Nutt, *Studies*, Appendice A.

val nous verrons que les différences qui existent entre les deux versions, bien qu'elles ne soient pas nombreuses, sont loin d'être négligeables. Ce sont surtout des différences de conception et de matière.

A. — IDÉE FONDAMENTALE DU RÉCIT. QUESTION DU GRAAL.

La différence la plus importante réside dans l'idée qui inspire chaque récit. Il est sans doute difficile de savoir exactement qu'elle était l'idée directrice de l'œuvre de Chrétien, puisqu'il ne l'a pas achevée. Mais d'après ce qui nous reste de son poème, nous croyons qu'il concevait le Graal comme moyen de guérison. Le Roi Pêcheur a été blessé, ses terres ont été dévastées, son peuple ruiné : tous ces malheurs ne cesseront qu'à l'arrivée de celui qui s'informera de l'utilité du Graal et de la cause qui fait saigner la Lance. La question seule suffira à guérir le roi, à pacifier son pays, et à rendre le bonheur à son peuple.

L'objet du récit de Peredur est, au contraire, une vengeance. Le cousin de Peredur a été tué par les sorcières de Kaerloyw qui ont en même temps blessé son oncle. C'est à lui de venger sur les sorcières la mort de son cousin et de guérir son oncle : bien que cette dernière idée ne soit pas exprimée dans le texte, nous verrons qu'on peut l'en dégager, surtout quand nous aurons étudié les ressemblances qui existent entre le récit gallois et l'œuvre de Manessier, un des continuateurs de Chrétien.

De la différence d'idée il résulte que les moyens de la présenter sont différents aussi. Ce qu'il faut noter d'emblée dans le récit de Peredur, c'est l'absence du Graal. Nulle part il n'en est fait mention. Il ne paraît pas dans le cortège qui traverse la salle où Peredur est assis à côté du vieillard. La sœur de Peredur qu'il rencontre peu de temps après sa visite au château de son second oncle lui reproche seulement d'avoir causé la mort de sa mère en la quittant : elle ne lui dit pas un mot qui se rapporte au Graal, comme cela a lieu dans les versions française et allemande de l'histoire. Et plus tard, quand la jeune fille noire arrive à la cour d'Arthur, c'est seulement parce que Peredur ne s'est pas informé de la Lance qui saigne qu'elle lui fait des reproches. Dans les autres versions au contraire, le plus grand tort de Perceval est de ne pas avoir interrogé le Roi Pêcheur au sujet du Graal qu'il a vu porté devant lui ; la Lance n'a qu'une importance secondaire. Quand on part de la cour, Peredur va chercher des nouvelles de la jeune fille noire pour qu'elle lui donne des explications au sujet de la Lance et non pas au sujet du Graal ¹. Dans

1. « Il est remarquable que dans les trois versions de l'histoire qui se ressemblent le plus, *le Conte du Graal*, *Parzival* et *Peredur*, on parle de la lance qui saigne et de l'épée : le Graal est représenté dans l'une par un objet dont il est dit seulement qu'il est en or et incrusté de pierres précieuses, dans une autre par une pierre, et dans la troisième par un plat qui contient une tête sanglante : de ces variantes on pourrait conclure que ce sont la lance et l'épée, et non pas le « Graal », qui figuraient dans la forme primitive de l'histoire : aussi dans le récit de Chrétien, est-ce la lance, et non pas le Graal que Gauvain va rechercher : c'est la lance aussi qui est l'objet auquel on attache le plus d'importance dans le poème. » Weston, *Parzival*, vol. II, p. 193.

les versions de Chrétien et de Wolfram, Perceval part à la recherche du Graal et c'est Gauvain qui, presque par hasard, est obligé de rechercher la Lance.

On pourrait attribuer cette absence du Graal aux rédacteurs du récit gallois : mais cette explication n'est guère admissible. Il est impossible que parmi tous ces rédacteurs il n'y en ait pas eu un au moins qui comprît la signification du Graal, vu qu'à cette époque il existait des traductions d'œuvres françaises où le mot « Graal » figure dans sa véritable acception et sans aucune confusion avec d'autres objets. Mais si le récit gallois ne mentionne pas le Graal, nous y trouvons du moins un plat qui contient une tête d'homme baignant dans son sang. Ce plat toutefois ne peut guère être identifié au Graal : il fait partie intégrante du récit primitif, tout au plus peut-on dire qu'il doit sa place actuelle dans le récit de Peredur à l'histoire du Graal. La tête que contenait le plat, c'est celle du cousin de Peredur. Peredur à la vue de la tête et de la lance qui, dans le récit gallois, paraissent avoir pour objet de rappeler le triste événement, doit s'informer de ces choses étranges, partir à la recherche des sorcières qui sont la cause de la mort de son cousin et de la blessure de son oncle, et en tirer vengeance. C'est là le seul moyen de guérir son oncle. Peredur est ainsi en même temps le vengeur et par cela même le guérisseur.

Nous savons que cette idée au sujet de Peredur existait parmi les Gallois avant Chrétien ; cela nous est démontré par un passage qui se trouve dans le B.B.C.,

65.7-8, et dont on vient seulement de saisir la vraie signification ¹.

Voici le passage en question :

« Bet mor maurhidic diessic unben. post kinhen kinteic mab peredur penwetic. « Tombe de Mor, majestueux, inébranlable seigneur ; pilier avancé du combat : fils de Peredur le chef médecin. »

C'est tout récemment que M. Evans a reconnu dans le mot *penwetic* une ancienne forme de *pen veddic*, « le médecin par excellence ». Peredur avait ainsi, déjà au xii^e siècle, la réputation de guérisseur.

L'idée de rappeler la mort du cousin de Peredur en exposant sa tête n'est qu'un développement différent de la légende de la tête de Bran; telle qu'elle figure dans le Mabinogi de *Branwen merch Llyr* (R. B., 40). On la retrouve dans le conte suivant extrait du *Reductorium Morale* ² de Pierre Bercheur, qui écrivait au xiv^e siècle. « Quid dicam de mirabilibus que in historiis Galuagni et Arturi ponuntur ; quorum vnum de omnibus recito, scilicet de palatio quod Galuagnus sub aquam casu raptus reperit, vbi mensam refertam epulis et sedem positam inuenit : ostium uero per quod exire valeret non vidit : qui cum famesceret et comedere vellet, statim *caput hominis mortui* positum *in lance* affuit ; et gigas in feretro iuxta ignem iacuit ; giganteque surgente et palatium capite concutiente, capite uero clamante et

1. Observation communiquée par M. J. Gwenogvryn Evans.

2. Berchorius (P.), *Reductorium Morale*, Prologus in Librum XIV, Fo. cccxix (verso) (Parisiis, 1521).

cibos interdicente, nunquam de cibis comedere ausus fuit : qui post multa miracula exiuit : sed nesciuit qualiter exiuit¹. »

Nous trouvons aussi une histoire analogue au récit gallois dans la partie du « Conte de Graal » écrite par Manessier (*Potvin*, t. V, v. 34935 et ss.).

Goon Desert, frère du Roi Pêcheur, demeure à Quiquagrant où il est assiégé par Espinogre qu'il réussit à tuer. Partinel, neveu d'Espinogre, jure de venger la mort de son oncle et pour y arriver il revêt l'armure d'un des chevaliers de Goon Desert qu'il tue : mais dans le combat il brise son épée. On apporte au château de son frère le corps de Goon que sa fille accompagne. Celle-ci apporte avec elle l'épée brisée et prédit qu'un chevalier viendra au château, rejoindra les morceaux de l'épée, et vengera l'offense. Le Roi Pêcheur ramasse les morceaux négligemment et s'en blesse à la cuisse. La blessure du roi ne guérira que lorsqu'on aura vengé la mort de son frère. Perceval qui s'informe du Graal et de la Lance jure de venger la mort de Goon. Il arrive devant le château de Partinel ; il y trouve un écu attaché à un sapin et le jette par terre. Partinel apparaît aussitôt : un

1. « Que dirai-je des merveilles qui figurent dans les histoires de Gauvain et d'Arthur ? Je n'en mentionnerai qu'une seulement, à savoir le palais que découvrit Gauvain, entraîné par hasard sous les eaux, où il trouva une table pleine de mets et une chaise placée pour lui. Mais il ne vit pas de porte par où en sortir ; comme il était affamé et qu'il voulait manger, aussitôt la tête d'un mort apparut dans le plat : un géant, couché sur une bière près du feu, se leva et frappa le palais de sa tête ; la tête du mort se mit à crier et interdit de toucher aux mets. Aussi n'osa-t-il jamais en manger. Après de nombreuses merveilles il s'en alla, mais ne sut pas comment. »

combat terrible se livre, à la suite duquel Partinel est vaincu et ne voulant pas se soumettre est mis à mort. Perceval lui coupe la tête et part à la recherche du château du Graal qu'il trouve par hasard après l'avoir longtemps cherché. Le garde qui le voit venir va prévenir le roi qu'un chevalier s'approche du château avec une tête d'homme attachée au pommeau de sa selle. Le Roi se lève et se trouve guéri. On accroche la tête de Partinel à une perche qui est mise sur la tour la plus haute du château. Le soir on découvre que Perceval est le neveu du roi. Ainsi c'est son neveu qui a guéri le roi en vengeance la mort de son frère.

On voit qu'il s'agit ici d'une histoire analogue à celle qui figure dans le récit gallois. Un roi (un vieillard) a été blessé par les mêmes moyens que ceux qui ont tué son frère (son fils). Celui qui vengera la mort de son parent le guérira en même temps. C'est son neveu qui réussit à le faire. Dans le poème français c'est l'épée qui tue le frère et atteint en même temps le roi. Dans le récit gallois ce sont les sorcières de Kaerloyw qui ont tué le cousin de Peredur et blessé son oncle. Dans les deux récits on prédit la vengeance : dans le poème français le glaive qui a donné la mort à Goon et blessé son frère est celui qui cause la mort de l'offenseur : de même dans le récit gallois les sorcières qui ont tué le cousin et blessé l'oncle de Peredur lui apprennent à manier ses armes tout en sachant qu'il sera la cause de leur mort. Dans les deux récits celui qui venge le crime est le neveu de celui qui a été blessé.

Il est impossible que le poème français soit la source du récit gallois, car celui-ci représente un état beaucoup plus ancien de l'histoire : la présence des sorcières le prouve. C'est un trait qui faisait partie de la légende de Peredur longtemps avant que celle-ci ne fût rattachée à la légende arthurienne. De même il est aussi peu probable que le poème français dérive du récit gallois : il y a trop de différences entre les deux versions pour qu'on puisse en rendre Manessier responsable. Nous concluons plutôt que Manessier s'est inspiré d'un récit analogue au nôtre mais n'ayant qu'un rapport très lointain avec celui que le rédacteur gallois a conservé.

Il y avait donc un récit gallois qui avait pour sujet la vengeance d'un crime, dont le héros fut confondu avec Peredur, qui était déjà, ainsi que nous le verrons, le héros d'une légende particulière. Ce récit ne contenait rien du Graal et par cela ressemblait à la version anglaise de l'histoire de Perceval, où le Graal ne figure pas. Ce n'est pas d'ailleurs la seule ressemblance qu'il y ait entre ces deux versions. Nous avons déjà dit dans la première partie de notre étude (p. 37) que deux des manuscrits de Peredur, Peniarth 7 et Peniarth 14, sont d'accord avec la version anglaise pour dire que c'est Gwalchmei (Gawayne), et non pas Owein (Ewayne), qui le premier donne au héros des renseignements sur la vie des chevaliers et qui plus tard le suit pour savoir comment il a réussi à vaincre le Chevalier Rouge. Il est très probable que le rôle joué par le Chevalier Rouge qui, dans le poème anglais, a tué le père de

Perceval, était beaucoup plus important dans la forme primitive de l'histoire. Dans le poème anglais il est à remarquer que la sorcière est la mère du Chevalier et que Perceval la tue après qu'il a tué son fils.

B. — ÉPISODES ET TRAITS SECONDAIRES.

Mais en mettant à part la conception même du récit, il y a d'autres différences entre le récit gallois et le poème français. Sur certains points de détail le récit de Peredur s'écarte de l'œuvre de Chrétien pour se rapprocher même, comme nous le verrons plus loin, du poème allemand de Wolfram.

Le père et les six frères de Peredur ont péri en courant les aventures (§ 1, p. 6). Le père de Perceval, au contraire, blessé et privé de ses biens, a été obligé de s'enfuir dans le désert. Les deux frères du héros sont mis traîtreusement à mort en revenant de la cour d'Arthur : le père, en apprenant cette nouvelle, meurt de chagrin et de douleur.

Peredur voit passer trois chevaliers, Gwalchmei, Gweir (Geneir) et Owein (§ 2, p. 6). Owein (Gwalchmei) poursuit le chevalier qui distribuait les manteaux¹ à la cour d'Arthur. Perceval, au contraire, rencontre cinq chevaliers qui en poursuivent cinq autres et trois jeunes filles. Dans le Parzival de l'auteur allemand, il est question de

1. Communication de M. Gwenogvryn Evans, qui voit dans le mot « aualeu » un dérivé du lat. *abolla*, grec ἀμβόλη pour ἀναβόλη, sorte de manteau.

quatre chevaliers à la poursuite d'un cinquième qui a enlevé une jeune fille à la cour.

On ¹ a accusé le rédacteur gallois de ne pas avoir compris Chrétien (ou plutôt la source à laquelle ce dernier a puisé). Peredur, voyant des chevaliers pour la première fois, demande à leur sujet une explication à sa mère. Elle lui répond que ce sont des anges (§ 2, p. 6). Or, dans la version française, sa mère le prévient à diverses reprises que des hommes couverts de fer sont des diables. (*Potvin*, t. II, 1325-28 ; voir aussi 1352-3). Le rédacteur gallois aurait donc commis la faute de mettre dans la bouche de la mère les mots qui étaient dans la pensée de Perceval, car, voyant des chevaliers pour la première fois, il les prend pour des anges et se met à genoux devant eux (v. *Potvin*, t. II, 1354 et ss.). Mais dans un autre passage du poème français sa mère dit en désignant des chevaliers :

Tu as véut, si com jou croi,
Les anges dont la gent se paignent (*var.* : se pleignent)
 Qui ocient quanqu'il alaingnent. (*Potvin*, t. II, 1592-4.)

Ceci pouvait se trouver déjà dans la rédaction primitive.

Peredur s'étant décidé à suivre les chevaliers part le jour même pour la cour d'Arthur après avoir reçu les conseils de sa mère. Perceval reste trois jours auprès d'elle avant de la quitter. Parzival part le lendemain.

Dans l'épisode de la tente (§ 3, p. 7), la jeune femme (fille) fait au héros un accueil qui diffère beaucoup dans

1. Birch-Hirschfeld, *Die Sage vom Gral*, p. 207.

les deux versions. Peredur n'a aucune difficulté à obtenir d'elle tout ce qu'il veut. Perceval, au contraire, l'embrasse et lui prend son anneau tout à fait malgré elle : ici les poèmes allemand et anglais sont d'accord avec celui de Chrétien et tous les trois sembleraient ainsi se conformer sur ce point à la version primitive.

L'incident qui suit (§ 4, p. 7) est rapporté de façon différente dans chacune des trois versions. La manière dont le Chevalier Rouge¹ traite le roi Arthur et la reine est beaucoup plus rude dans le récit gallois que dans les deux autres poèmes. Il s'empare de la coupe que son page était en train de présenter à Gwenhwyvar et lui en jette le contenu au visage, après quoi il la soufflette. Il défie ensuite les chevaliers de la cour de reprendre la coupe et de venger l'injure. Dans le poème français le Chevalier Rouge est venu réclamer les terres d'Arthur : il a saisi la coupe du roi et par mégarde répand sur la reine une partie du contenu. C'est le roi lui-même qui raconte cet événement à Perceval. Ainsi dans le poème de Chrétien le chevalier est déjà moins brutal ; dans le poème allemand il l'est encore moins. Ici, en effet, il s'excuse d'avoir laissé tomber du vin sur les vêtements de la reine. Nous croyons que c'est le récit gallois qui a le mieux conservé les traits originaux de cet incident. C'est en effet un lieu commun des contes celtiques que, pendant que le roi est à table, un ennemi entre à cheval et lui fait une injure. C'est la vengeance de cette offense qui fait le sujet du conte².

1. L'épithète *Rouge* ne se trouve pas dans la version galloise.

2. Voir Nutt, *Studies*, p. 153 et ss.

Les visites de Peredur aux châteaux de ses deux oncles (§§ 5 et 6, p. 8) sont loin d'être d'accord avec la partie correspondante du poème français, d'autant plus que le rédacteur gallois a confondu les deux oncles. Voici comment il nous dépeint le premier : Peredur errant voit un vénérable vieillard assis au bord d'un lac et dont les valets se livrent à la pêche. Il est boiteux. Si on se réfère à l'œuvre de Chrétien on constate que le second oncle de Perceval est boiteux et se livre à la pêche, mais non pas le premier. Le rédacteur gallois a ainsi attribué au premier les qualités qui appartiennent seulement au second, au Roi Pêcheur de Chrétien. Il est à remarquer aussi que nulle part le récit gallois ne fait du vieillard un roi, comme le font les poèmes français et allemand, qui n'indiquent d'ailleurs pas que le roi soit d'un âge avancé.

Peredur passe un jour seulement chez son premier oncle tandis que Perceval y reste assez longtemps pour pouvoir apprendre tout ce qui concerne la vie des chevaliers. Il en est de même dans le *Parzival*. Mais Peredur n'apprend qu'à lutter avec ses cousins ; il était réservé aux sorcières de lui apprendre à manier ses armes et de lui procurer des armes et un cheval : c'est encore une preuve que l'épisode des sorcières faisait partie de la légende primitive de Peredur. La visite au vieillard boiteux semble donc due à l'influence de l'histoire de Perceval et du Graal. Quant au cortège que Peredur voit passer devant lui, nous avons déjà fait remarquer que le Graal n'y figure pas, mais qu'il est remplacé par une

tête d'homme baignant dans son sang. Nous n'y trouvons ni l'épée telle qu'elle paraît dans le poème français, ni le chandelier, ni le « tailleoir d'argent ».

Chrétien ne parle que d'une goutte de sang qui coule du fer de la lance jusqu'à la main de celui qui la porte. Dans la partie correspondante du récit gallois, nous avons trois ruisseaux de sang qui coulent jusqu'à terre. Il est vrai que plus tard Chrétien parle de trois gouttes de sang dans la neige alors que la version galloise ne parle que de gouttes de sang sans en spécifier le nombre (§ 12, p. 10). Toutefois on peut se référer au poème de Heinrich von dem Türlin, *Diû Crone*, où Gauvain voit trois gouttes de sang dans le « toblier » (? tailleor, plat) au château du Graal. Nous reparlerons plus loin (p. 105) de la fin du récit gallois où on trouve qu'il ne coule qu'une goutte de sang du fer de la Lance dans le poing du valet qui la porte.

Il est aussi à remarquer que le poème *Diû Crône* et l'histoire de Peredur sont d'accord pour parler des cris de douleur poussés soit par ceux qui portent la Lance, le Graal et les autres objets, soit par ceux qui les voit porter devant eux (Cf. aussi, plus loin, p. 92). L'absence de ce trait dans le poème de Chrétien est à noter. Il est fort important en ce qui concerne la signification primitive du Graal¹. Cela seul suffirait à prouver que cette partie du récit gallois ne dérive pas de Chrétien.

L'incident qui suit (§ 8, p. 9) diffère un peu dans les

1. Voir Weston, *Perceval*, vol. I, p. 330 et ss.; Id., *The Grail and the Rites of Adonis*, Folk-lore, September 1907.

versions galloise et française. Le rédacteur gallois fait de la jeune fille qu'il rencontre la sœur de Peredur, trait qui se retrouve dans la partie du poème due à Gerbert¹; elle est seulement la cousine de Perceval. Le seul reproche qu'elle fait à Peredur c'est d'avoir été la cause de la mort de sa mère en la quittant; elle ne paraît pas savoir qu'il vient du « château du Graal, » tandis que dans la version française elle lui reproche de ne s'y être pas informé du Graal et de la Lance. La sœur de Peredur est la femme du chevalier mort et non pas son amie. En outre, Peredur ayant vaincu le meurtrier du mari de sa sœur le force à épouser celle-ci pour réparer le mal qu'il lui a fait. Il n'y a rien de semblable dans le poème de Chrétien.

C'est à cet endroit du récit gallois (§ 9, p. 9) qu'on trouve l'aventure de Peredur chez la jeune fille que Chrétien appelle Blanchefleur et Wolfram Kondwiramur, et que ces deux poètes ont insérée entre les visites de Perceval à ses deux oncles.

La version galloise de cet épisode présente quelques traits de mœurs celtiques. Tout d'abord, le comte qui s'est emparé des possessions de la jeune fille, en a laissé un tiers à son sénéchal et un tiers à son intendant. Or ceci est conforme à la loi galloise telle qu'on la trouve dans le *Code de Howel Dda* (v. Wade Evans, *Welsh*

1. Ce n'est pas, du reste, le seul trait de ressemblance entre le récit gallois et le poème de Gerbert. Avec le § 17 de notre récit on pourrait comparer un incident semblable du poème français, dont il sera question p. 109: la rencontre de Perceval et de la sorcière, et la guérison de Gonemans,

Medieval Law, Oxford, 1909, p. 10, l. 16, et p. 15, l. 10). En outre, lorsque Peredur a vaincu le comte, puis le sénéchal et l'intendant, il les contraint à rendre à la jeune fille tous ses biens. Le comte doit même donner à la jeune fille ses propres possessions. Cela ne se trouve pas dans le poème français où Perceval au lieu d'agir par lui-même requiert la justice du roi (voir p. 97). Par contre, dans l'aventure avec le mari de la jeune femme de la tente (§ 10, p. 10), Peredur l'ayant renversé l'envoie avec sa femme à la cour d'Arthur.

Après cet incident, le rédacteur gallois fait venir Peredur à la cellule d'un ermite. Ce n'est pas Chrétien qui lui a suggéré cette idée, car il ne connaît rien de semblable. Or, nous verrons plus loin (voir p. 93) que pareil incident se retrouve dans le poème allemand.

Dans l'aventure qui suit (§ 12, p. 10), la plus grande différence entre les deux versions est que dans la version galloise la description de la beauté de l'amie de Peredur est plus complète. On y trouve les trois couleurs : le noir, le blanc et le rouge ; dans la version française on n'en a que deux, le rouge et le blanc. Ce n'est pas du poème français qu'a été tirée la version galloise : de bonne heure, en effet, on trouve souvent ce motif dans la tradition celtique. M. Zimmer¹ a attiré l'attention sur le fait qu'un événement analogue est la cause initiale de l'amour de Noisé pour Deirdriu, comme on le lit dans le récit irlandais de l'*Exil des fils d'Usnech*². « Comme son père

1. *Keltische Studien* (Berlin, 1884), vol. II, p. 200.

2. Ce récit est conservé dans le *Livre de Leinster* copie antérieure

nourricier était occupé un jour d'hiver à écorcher un veau dans la neige, elle vit un corbeau qui buvait le sang répandu sur la neige, et elle s'écria : « Le seul homme que je pourrais aimer, serait celui qui aurait ces trois couleurs, des cheveux noirs comme le corbeau, des joues rouges comme le sang et un corps blanc comme la neige. » Dans notre récit on trouve à peu près les mêmes mots. Chez Chrétien il n'y a pas de corbeau : ce qui importe pour lui, ce sont les *trois* gouttes de sang dans la neige qui font penser le héros à son amie. M. Zimmer dit avec raison que la version contenue dans le récit gallois est la plus ancienne des deux. C'est un incident qui avait beaucoup d'attrait pour les narrateurs celtiques¹. Il est à noter que ce sont les versions où figure l'oiseau, et non pas le veau, qui dominent, bien que le récit que nous avons cité plus haut soit, selon toute probabilité, le plus célèbre des récits irlandais. Il n'est guère possible d'ailleurs que ce conte irlandais ait influencé le récit gallois² ; il s'agit plutôt d'un même trait de folk-lore répandu dans les deux pays.

On notera qu'à partir du § 21 les différences entre les versions galloise et française sont moins nombreuses. Nous donnerons de ce fait l'explication plus loin.

Les seules différences qu'on remarque dans le § 21 sont les suivantes : le poème français parle d'une

à 1164 de manuscrits plus anciens. Voir aussi A. H. Leahy, *Heroic Romances of Ireland*, vol. I, p. 94.

1. V. *Argyll Tales*, M'Innes and Nutt, pp. 431-34.

2. Weston, *Parzival*, vol. I, p. 317, note de M. A. Nutt.

aventure qui ne se trouve pas dans la version galloise, mais dont la version française ne fait plus mention ensuite, celle du Mont Douloureux, entreprise par Kahedin. La jeune fille noire ne parle pas du Graal dans le récit gallois, et après son départ de la cour Peredur part à sa recherche pour avoir des explications au sujet de la Lance.

Dans le paragraphe suivant (p. 14) Gauvain est obligé par la famille dont il est accusé d'avoir tué le père de passer un an à chercher la Lance (*Potvin*, t. II, 7557 et ss.). Dans le texte gallois, Gwalchmei refuse de rien dire au sujet de cette accusation, parce qu'il remplit une mission que lui a confiée le roi Arthur. Chrétien paraît avoir oublié cette mission qui consistait à aller délivrer la jeune fille assiégée à Montesclaire¹.

Nous arrivons à l'épisode du § 23 (p. 14). Peredur a passé un an à la recherche de la jeune fille noire pour qu'elle lui donne des explications au sujet de la Lance. Perceval en a passé cinq à la recherche du château du Graal : il rencontre trois chevaliers et dix dames qui lui font des reproches parce qu'il porte des armes le Vendredi Saint, et qui l'envoient chez un ermite. Peredur, au contraire, rencontre un chevalier, ayant les insignes d'un prêtre, et qui lui fait les mêmes reproches. Plus tard Peredur le rencontre de nouveau et reste

1. « Il n'est pas question dans les manuscrits du projet de Gauvain de délivrer la jeune fille assiégée à Montesclaire. La Quête du Graal et de la Lance a remplacé la première mission assignée au chevalier. » (Weston, *Perceval*, I, 176).

quatre jours auprès de lui. Perceval arrive chez l'ermite qui est son oncle, frère de sa mère, et reste deux jours avec lui. C'est sa première visite à la cellule. Peredur, au contraire, a déjà fait cette visite ; ce qui est d'accord avec la version allemande. Dans la version galloise le prêtre ne paraît pas avoir des liens de parenté avec Peredur, comme il en a dans les versions française et allemande. C'est ici que s'arrêtent dans la version galloise les épisodes qui correspondent à ceux du poème dû à Chrétien.

C. — COMPARAISON AVEC WAUCHIER.

Mais nous trouvons encore un épisode dans l'histoire de Peredur qui ressemble beaucoup à un épisode correspondant dans la partie du poème écrite par Wauchier. Nous voulons parler de l'épisode 25 de notre résumé, celui du Château de l'Échiquier. Les deux récits se ressemblent tellement qu'un lecteur superficiel considérerait la version galloise comme une simple copie du français ; il expliquerait les différences entre les deux versions comme dues au copiste gallois.

Nous avons heureusement une autre version française du même incident, conservée dans le *Perceval*, œuvre en prose de Robert de Borron et qui date, selon toute probabilité, de la fin du ^{xii}^e siècle ¹. Une étude des trois versions démontre que le récit gallois est d'accord tantôt avec celui de Wauchier, tantôt avec celui de Borron.

Voici les trois versions du récit :

1. Weston, *Perceval*, II, p. 455.

Wauchier de Denain

(*Potvin*, t. IV, 22394 et ss.).

Car souz la rivière trova
Le biel castiel que je vos dis
Orains el conte, ce m'est vis ;
Et vit si bièles les entrées
Et les grans portes desfremées,
C'il dist ke laiens enterra
Et la grant biauté i verra.
A la première porte vint,
Parmi la baille entra et tint
Sa voie tout droit à la tor ;
Que moult estoit de rice ator
Li herbergemens environ
Que çou n'ert se merveille non
Del grant ombrage qu'il tenoient
.n. pin qui en la place estoient ;
Mais onques nul home n'i vi,
Et il à tière descendi
De son ceval, puis l'aresna ;
Au pié de la tor apuïa
Son escu, puis est sus montés
En la sale par uns degrés ;
Laiens vit lances et hanstiers,
Couples à ciens et loiemiers,
Et bons espiaus, gros et furnis,
Et grosses hanstes bien burnis
La sale fu de grant biauté,
.i. lit d'yvoire ot trèsgiété
Covert de .n. pales grigois,
Ains n'ot mellors ne quens ne
[rois ;
Là vint et là quida trover
Tel gent à qui péüst parler ;
Mais n'i vit nule rien vivant ;
Si s'esmerveille estrangement ;...

Robert de Borron

(*Borron*, I, 438 et ss.).

Or dit li livres que puis que Perceval se despartit dou tref, qu'il chevaucha, toute jor, plain de grant pensée et pria notre seigneur qui li envoiait vrei conseil de ce que il avoit entrepris et li envoiait la nuit meillor ostel que il n'avoit eu la nuit devant. Lors guarda par devant lui, si vit apparoir .i. pomeau d'une tor qui moult li samblot bele et grosse : et quant Perceval la vit si en ot grant joie et se torna cele part grant aléure. Et quant il vint là, si vit que ce estoit li plus biaux chasteaux del monde et vit le pont abeissié et la porte deffermé et il entre enz, et tantost ferma la porte après lui meismes. Si s'émerveilla moult et vint au perron devant la sale et atacha son cheval a .i. anel et puis monta en la sale ; mès il ne trova home ne fame : lors passa, si vit une chambre et l'ovri et ne trova nulli. Quant Perceval ce vit, si s'en merveilla moult et dit : « Par Deu ! merveilles voie ce ceste sale est si bien joinchiée novellement, qu'il n'a pas long tens que il i ot gent. » Adonc se remist en la sale et vit devant une fenestre [un eschequier] d'argent et une eschais d'ivere sus et èrent assis sus l'eschequier roi ne [roïne] ? por

« Certes, fait-il, ci fait biel joïr. Et qant Percevaux vit les es-
 [estre. » cheis si grant et si beaux, si s'en
 Atant coisi .i. huis sor destre ; ala cele part et vint à l'aschequier.
 Quant il le vit, del lit leva
 Et va à l'uis c'ouviert trouva ;
 Si voit .i. estre fait à l'ambre,
 Votés et faités comme cambre
 Plaine de si très grant odor...
 De rien mentir ne vos en quier ;
 Emmi avoit .i. eskcékier
 Porpoint d'asur et de fin or ;
 Moul't l'eurent fait par grant
 [sens Mor ;
 Les rices eskès d'or polis
 D'esmeraudes et de rubis,
 Ne vos puis dire lor biautés ;
 Mais moul't getoient grans clar-
 tés ;...
 Lor giu furent trestout assis ;
 Sour .i. feutre de paille bis
 S'ala Percevaus asséoir
 Maintenant por le giu véoir
 Et coumença a maniiier
 Les gius de desus l'eskiékier.
 A soi méisme pense et dit
 C'ains mais si rice giu ne vit
 Et que pas laissier nel déüst
 Si seul, qui garde n'i éüst.
 Lors prist .i. paonnet errant, et prist .i. de pannez (paonnez?), si
 Si vos di qu'il le traist avant ; l'esguarda grant pièce ; et qant il
 Autresi tost, par grant esgart, ot assez esguardé, si le rasist et le
 Retraist li gius de l'autre part ; bouta avant et li jeus trait en-
 Et Percevaus tant esgarda : contre lui : si s'émerveilla moul't
 « Ostes, fait-il, que ce sera ? » et trait, et li jeus autresi ;
 Puis retraist l'autre vistement.
 Et autresi isnièlement
 Retraist li gius ; et il que fist ?

Ce dist li contes, cil le prist
 Et il lui, tout par vérité ;
 Lors fu à desbarat torné...
 Au cief del tout, c'est vérités,
 En fu Percevaus li matés ;
 Et maintenant revit drecier
 Les gius par eus en l'eskekier ;
 Lors regüa et matés fu
 .iii. gius, et, quant çou a véu,
 Par mautalent les eskiès prist,
 El pan de son hauberc les mist,
 Et dist : « Jà mais ne materoiz
 Nul chevalier ; n'est mie droiz. »
 Puis vint vistement as fenestres,
 Le grant ève vit sous les estres,
 En l'ève les vot balancier ;
 N'i éüst rien fors del lancier
 Quant une damoisele vint
 As feniestres, ki les détint ;
 .i. samit vermeil ot vestu,
 Ouvré de fin or, bien tissu ;..
 Et cele fu à desmesure
 Plus bele c'autre créature ;
 Devant l'ève s'esta defors ;
 Neporquant si paru li cors
 Tous dès le çainture en amont,
 Et dist : « Sire, li eskièc sont
 En ma garde, nes gietés mie ;
 Car çou seroit grans vilonie ;
 El monde ne puet-on trover
 Si biau giu, sel puet-on garder. »
 « Bele amie, vos dites voir ;
 Mais tant vos voel faire savoir
 Que jou ferai vostre plaisir
 Se vos çaiens volés venir.
 Si ferés moult grant courtoisie,
 Car tous seus sui, sans compa-
 [gnie ».

et jourent grant pièce tant que
 Percevaux fut matez .iii. foiz et
 dit : « Par Deu ! merveilles voie
 que je cuidoie assez savoir de ce
 jeu et en sui tant ensoti » ; et dit
 as eschas : « Maudai-ge, si jamès
 moy ne autre chevalier faites
 honte. » Lors prist les eschies ou
 pan de son hauberc et vint à la
 fenestre de la sale et les voz getez
 en l'ève desouz. Einsi comme i
 le devoit lessier aler, si li escria
 une damoisele qui, de sor lui,
 estoit as fenestre de la tor :

« Par Deu ! don chevalier, votre
 cors est esmeuz à grant vilainie
 faire, qui mes escheis volez einsi
 jeter et sachez que si vous les ge-
 tez vous ferez mal » ; et Perce-
 vaux dit : « Damoisele, si vous
 volez venir aval, je ne le geteroi
 mie » ; et ele respont : « Je n'irai
 pas, mès remestez les arrières, si
 ferez que cortois ». Qant il l'oï,
 si s'en corroca et dist : « Damoi-
 sele, vous ne volez faire rien por

« Sire, fait ele, sans targier,
 Metez les jus sor l'eskiékier,
 Et puis irai laiens o vous;
 Ne serés pas longuement sous .
 Com dist, si fait, puis a posés
 Les eskiès; puis est retornés...
 Por sen cors et por ses biautés,
 Vint une si grans volontés
 A Perceval de li amer
 Qu'il comença à souspirer
 Et dist :... « ma douce amie,
 — je vous aim plus que ma
 [vie... »
 Sire, fait-ele, sans mentir,
 Ne vous voel or plus consentir,

moy et si voulez que je face por
 vous, maldaheai-ge, si vous ne
 venez aval, si ge ves i geté ». Et
 qant la damoisele l'oï, si s'en rist
 et dit : « Sire chevalier, or le me-
 tez arrières, ançois que vous les
 getez, je irai arrières aval ». Qant
 Perceval l'oï, si vint à l'eschequier
 et les geta desus et chaï .i. des
 eschais, si revait en son leu, aussi
 bien come si lui les i eust asis. A
 tant vint la damoisele, par l'uis
 d'une chambre en la sale et pu-
 celes avec lui, jusquez à diz et .iiii.
 serjanz devant eles qui moult es-
 toient bien afaitié, quar sitot
 comme il virent Perceval, si co-
 rurent à désarmer et li ostèrent le
 heaume du chief et le hauberc et
 les chauces de fer et il remaint
 en pur cors... Et li vallet corent à
 son cheval, si l'establèrent moult
 richement et une damoisele li
 aporta .i. mantel cort d'esquar-
 late, si le li fist affubler et l'en-
 mena en la chambre où la damoi-
 sele dou chastel estoit qui moult
 en fist grant joie par semblant;
 et sachiez que c'estoit la plus bele
 damoisele dou monde; et sitot
 come Perceval la vit, si l'ama
 moult en son cuer et dit que
 moult sera foux si ne le li requiert
 s'amor, puisque ele est avec lui
 à si grant lesir : si come il ot pen-
 sé, cinsi le fist et le requist moult
 doucement et l'en essoia en plus

Mais je vos dirai mon corage :...

— se m'amor volés avoir,

Si vos estuet par estavoir,

Par .i. parc qui est ci dalés,

Le blanc cerf tant i cacerés

Que le puissiés à force ataindre ;

Del cacier ne vos devés faindre ;

Se la tieste m'en aportés,

Adont ferai vos volentés,

M'amor arés sans contredit ;

Si menrés mon braket petit

Qui si est boins, puis qu'il l'ara

Véut, ne li eschepera.

Le braket megardés moult bien,

Car je ne vorroie por rien

Qu'il fust pierdus ; se le pierdés,

J'à mais nul jor m'amor n'arés ;

Et si irés trestous armés,

Que vous n'i soiés destorbés ».

« Bele, fait il, et je l'otroi.

Ça le braket, baillés-le moi ;

Et jou ferai, sans nul respit,

hors manières tant que la damoisele li dit : « Sire, sachiez que je vous oïsse moult volentiers de ce que vous me requerez, si je sésusse que vous fussiez si grant en fait, come vous iestes en paroles et nonporquant je ne vous croi pas de ce que vous m'avez dit et voillez faire ce que je vous prieroi, je vos ameroie et feroie seynnor de cest chastel. » Et il respont : « Damoisele, sachiez que il n'est là rien el monde, si vous la requerez que je ne face ; mès or me dites, si vous plaist. » Et ele dit :

« Beaus sire, sachiez si vous me poëz prendre le blanc cerf qui est en ceste forest et m'en aportez la teste, adonc vos ameroi ; et si bailleroi mon brachez qui moult est bons et moult vrais et si tot come vous l'aurez laissé aler, il s'en ira tot droit là où li cerf ; et vous poigniez après grant aléure et li copez le chief et li m'en apportez et je ferai puis à votre comendement de ce que vous m'avez dit. » A tant vindrent les serjant à la damoisele et asistrent au mengier et orent à grant planté qant que il vouldrent. Après mengier, se levèrent les serjanz de tables, et les damoiseles et Perceval, einsî come il ot mengiè, alèrent aval la cort, esbanoier entre lui et la damoisele de ci à tens de couchier ; et que il orent fait à Per-

Tout içou que vous m'avés dit. »
 La damoisele maintenant
 S'est levée tout en estant,
 En une cambre en est entrée
 Ne n'i est gaires demorée,
 A tout le braket s'en retorne ;
 Cil le prent que plus ne séjourne.
 Li brakés fu blans comme nois,
 En une grant laisse d'orfrois.
 Et cil avale les degrés,
 Ses cevaus li fu amenés
 Et il i monte, si s'en va,
 El parc entre, le cerf trova,
 Et laisse le braket aler ;
 Au cerf comença à huer
 Et li brakés a tant cherchié
 Et tant alé et tant trachié
 C'à .i. haut rocier l'a ataint.
 Percevaus d'aler ne se faint,
 Qu'il est à joie et à grant feste ;
 Del cerf a pris toute la teste
 Et si est tous entalentés
 Que il ara ses volentés
 De la pucièle que tant aime
 Que toute sive lige clame.
 Que qu'il entent au cerf desfaire,
 Une pucièle de malaire
 Vint cevauçant parmi la lande,
 Voile braket, plus ne demande,
 Par le coler d'orfrois le prist,
 Devant sor son arçon le mist,
 Atant s'en torne isnèlement.
 Et Percevaus moult vistement
 Se regarda, son braket voit
 Que cele devant li avoit,
 Si s'en aloit grant aléure ;
 De rien nule ne s'aséure,
 cheval apparaillier .i. bon lit et il
 se coucha et la damoisele fust à
 son chouchier la nuit et li comanda
 à Deu et ala chouchier en sa
 chambre. Et Perceval remest tôt
 sole et sachiez que il dormi moult
 poi cele nuit qant il pensa moult
 en la damoisele et à son afaire.
 Et au matin, qant il vit le jor
 aperoir, si s'en leva et s'en arma
 et dui vallet si amenèrent son
 cheval et il monta. Et la damoi-
 sele vint et li bailla son brachet
 et li dit si chier come il avoit s'a-
 mor, que il le guardast bien. Et
 Parceval respont qu'il n'a chose
 qu'il n'amast mieuz avoir perdue
 que le brachez et il le mist sor le
 cor de son cheval et prist congié
 à la damoisele et s'entorna grant
 aléure, tant que il vint à la forest
 et mist li brachet jus et laissa
 aler. Et sitot come il ot mis jus,
 il entra en la trêce du cerf et le
 cercha tant qu'il li trova en .i.
 bouisson et la vit (là vint ?) Et
 qant Perceval le vit, si poing
 après, grant aléure, et li brachet
 avant et tant le brachet que tot le
 requist et le tenoit per le .ii.
 cuisses tot quoi. Et Perceval, qui
 moult grant joie en ot, descent
 erraument et li trencha la teste
 et vint à son arçon et dit que la
 prendroit (pendroit ?) à ce qu'il
 andoit (entendoit ?) à la teste tros-
 ser. Si vint une veille sor .i. pa-

Sa tieste prent, puis est montés
 Et vait apriès, tous abriévés.
 « Bele, dist-il, atendez-moi. »
 « Nou ferai, dist ele, par foi,
 Et, se joubien vos atendoie,
 Dites que g'i gaaingneroie ?
 Véés-me ci, que me volés ? »
 « Bele, mon braket me rendés.
 Car, certes, vos avés mespris
 Qui sans mon congié l'avés pris ;
 Rendés-le moi, si ferés bien. »
 Cele li dist : « N'en ferai rien ;
 Mon cerf avés pris sans congié,
 Si en ai moult le cuer irié.
 Cele ki çà vous envoia
 Onques certes ne vous ama,
 En autre guise aurés s'amor ;
 C'est li brakés que jà mais jor
 Ne tenrés nesune seule eure. »
 « Si ferai, se Dex me seceure,
 Fait Percevaus, jel voel ravoir ;
 Metez-le jus par estavoir,
 Car, quant je plus vos prierioie,
 Bien sai que mains exploite-

[roie. »

Cele respont : « N'est mie fois ;
 Force à faire n'est mie drois ;
 Et force me poés vos faire, ...
 Mais alés là à cel arciel,
 Là troverés-vous .i. tombiel
 Où il a peint .i. chevalier.
 Tant li dirés sans atargier :
 Vassal, ke faites-vous ichi ?
 Le braket arés, je vous di. »
 Et Percevaus moult tost li dit :
 « Nel perdrai jà por si petit. »
 Lors. prent le braket, si s'en

[torne,

lestoi grant aléure et prist le brachet et s'en ala or tot. Et Perceval, qui moult en fust irez, monta et point après, tant que il ataint et l'a prant par les espauls et l'aresta et li dit : « Dame ! par amor, rendez-moy mon brachet quar c'est grant vilainie que ainsi l'aportez. » et la veille, qui fust félonesse, le reguarda et dit : « Don chevalier ! daheait qui mi arresta : et qui ce dit que li brachet fust oncques vôte ? quar je cuideroie mieuz que vous l'eussiez amblé : sachiez que je le rendré à celui à qui il est, quar vous n'i avez droit ; » et quant Percevaus le vit, si s'en corroca moult et il dit : « Sachiez que si vous ne le me rendez par amor je me corroceraï, si n'enporterez vous mie, si sera pis qu'il n'est ore. »

Et la veille respont : « Sire chevalier, force n'est mie droit et force me poëz bien faire, mès si voulez faire ce que vous dirai, je le vos rendrai sanz noise ». Et Perceval respont : « Dites et je le ferai [se] cele chose puest estre, que je n'ai cure de, vers vous, meslée accommencier. » Et la vieille respont : « Et je vos dirai : ci-devant, en ce chemin, troverez .i. tonbel et desouz ce tonbel, troverez .i. chevalier peint ; tu iras à lui

Desi à l'arket ne séjourne,
 Car moult bien la voie savoit.
 La tombe et une crois i voit
 Et si avoit .iii. piertrus,
 Tout ausi com en .i. renclus.
 Et Percevaus a dit en haut :
 « Dans chevaliers, se Dex me

[saut,

De nient faire s'entremist
 Qui ci en cel tombel vos mist ;
 Levés sus, trop avés géu. »
 Dont se regarde, s'a véu
 Derrière soi .i. chevalier
 Trestot armé sor .i. destrier ;
 Mais moult fu noire s'arméure,
 Moult plus c'une meure méure.
 Et que vos poroie conter ?
 Cil li a dit sans arester ;
 « Sire vassaus, que volés-vos ?
 Trop estes fiers et orguellos,
 Par moult grant orguel m'ape-

[lastes ;

Mais saciés ke mar le pensastes. »
 Lors s'eslonge por mius férir ;
 Mais Percevaus le voit venir,
 Son braket et sa teste a prise,
 Jus en .i. bel praël l'a mise ;
 Vers celui point isnèlement,
 Si s'entrefièrent durement
 Et des lances tés cols se donent
 Que eles ploient et tronçonent,
 Et emmi le pré s'abatirent
 Et li ceval sor eus caïrent :....
 Onques mais si dure mellée
 Ne fu véue n'esgardée.

et li diras : « Faux fust qui illeuc
 fe mist (fut *te mist* ?) » et puis
 quant tu auras ce fait, je te rendrai
 ton brachez. » Et Perceval li res-
 pont : « Por ce ne le prendroi (per-
 droi ?) mie. » Lors s'en vint au ton-
 bel, si li dit : « Don chevalier faux
 fust qui illeuc vous mist. » Quant
 Perceval ot ce dit, si s'en torna et
 vit .i. chevalier venir de si grant
 aléure, sor .i. grant cheval noir,
 armé de toutes armes, et si es-
 toient ses armes plus noiers que
 oncques ne fust. Erraument, quant
 Perceval vit, si s'esfroï et dreca
 sa main encontre moult et fist sor
 lui le signe de la croiz et recuilli
 force et hardement. Et restorna le
 chief de son cheval vers le cheva-
 lier et s'entrevindrent de moult
 grant aléure et si angoïssossement
 que il deffroissèrent lor escuz et
 s'entrecontrèrent si durement de
 piez et de cors et de heaumes que
 li chief et li cuer lor estornèrent
 et orent si le veues troublées,
 qu'il ne sorent qu'il devindrent...
 Si s'en drécèrent contremont et
 traistrent les espées et pristrent
 lor escuz et vint li uns vers l'autre
 moult orgoilloisement. Li cheva-
 lier dou tonbel requist Perceval
 par grant haïr et le féri de l'espée
 parmi le heaume ; mès tant fust
 durs qu'il ne le pot empirer. Et
 Perceval li cuert sus moult irée-
 ment et le tient si près qu'il li fait

Et, que que il se combatoient
 Et à aus ocirre entendoient,
 Uns chevaliers, trestos armés,
 Revient vers aus parmi les prés,
 Le braket et la teste emporte ;
 Içou Perceval desconforte
 Durement, que pas ne li grée ;
 Ens el poing destre tint l'espée,
 Clère et trençant, de fin acier ;
 S'adonques fust sor son des-
 [trier,

Jà en alast apriès celui
 Qu'il li a fait si grant anui.
 Mais li Noirs Chevaliers l'assaut,
 Et Percevaus encontre saut,
 Cui mautalent et ire aigrie ;
 Li sansli bout tous et formie
 Por son braket qu'il a pierdu,
 Li Noirs Chevaliers l'a féru
 Sor l'escu cop desmesuré ;...
 Percevaus plains de mautalent
 Le fiert, et moult délivrement
 Le hiaume d'acier li porfent
 Et la coiffe li a rompue ;...
 Si s'esmaia par la grant plaie,
 Et neporquant point ne délaie

escaul et le féri, et de l'espée,
 enmi la teste parmi li hiaume et li
 trencha le cercle d'or et la coiffe
 meismes, et li reit le cheveux de
 la sénestre partie, et le hurta si
 durement qu'il le fist agenoiller,
 et bien sachiez que si l'espée ne li
 tornast en la main, que il l'eüst
 mort ; mès li chevalier prist l'escu
 as enarmes et li corust sus par
 moult grant air.

Einsit come il se combastirent
 illeuc, si vint .i. chevalier sor
 aux, bien armez de toutes armes
 et prist la teste du cerf et le
 brachet que la ville (vieille),
 avoit et se torna que oncques
 ne dit mot. Qant Perceval le vit,
 si en fust moult desconfit ; ne
 il ne le pot sivre por l'autre
 chevalier qui si fort l'assailloit.
 Lors crut à Perceval force et har-
 dement et corust au chevalier sus
 par moult grant maltalent. Et li
 chevalier, qui soffrir ne le pot, se
 torna vers le tonbel grant aléure
 et li tombeaux s'enleva contre
 moult (mont ?) et chevalier s'en
 féri enz. Et Parceval qui moult
 fust hardi, si cuida après lancer,
 mès il ne pot quar li tonbeaux se
 flasti après li chevalier, si angois-
 sossement que toute la terre crolla.

Que fuiant vait grant aléure
 Vers l'arket et la sépouture ;
 Si est entrés plus tost qu'il pot.
 Perceval durement desplot
 De çou que il ensi s'en va ;
 A l'arket vint, si s'ariesta.
 Cil ki en cele vote estoit,
 Savés-vos quel vie il menoit ?
 Tous seus estoit et jor et nuit,
 Que jà n'i eüst nul déduit
 Fors seulement de son destrier ;
 L'estet et tout l'ivier entier,
 Li convenoit là séjourner,
 Ne il ne s'en pooit torner,
 Car si l'avoit en convenant
 A s'amie au cors avenant
 Que de laiens ne se movroit
 Devant ke chevaliers venroit
 Qui par armes le conquésist,
 Por caut ne por froit qu'il fesist ;
 Passé a bien .v. ans entiers
 Que n'i passa mais chevaliers ;
 Car si sauvage ert cele terre
 Que nus por aventure querre
 Ni trespasast se petit non.....
 Li chevaliers ensi vivoit
 En la roce, si comme j'ai dit.
 Si tost com Percevaus le vit,
 Moult fort se prist à mervellier ;
 Celui comença à hucier
 Moult hautement c'à lui venist
 Et que novièles li desist
 De son braket, qu'est devenus,
 Et s'il estoit nul liu repus
 Ne en forest ne en cité
 N'en castiel ne en fremeté,
 U le non de celui li die

Et Perceval en ot moult grant
 mervielle et vint au tonbel et
 hucha li chevalier .iii. foiz, mès
 il ne respondi mot. Qant Perceval
 vit qu'il ne palloit, si s'en torna
 d'illeuc et vint à son cheval et
 monta et fust grant aléure li che-
 valier qui la teste et le brachet en-
 portot et dit que yamès ne finira,
 si l'ara trové.

A dyfot aoruc peredur parth ar gaer. A phorth y gaer oed agoret. A phan doeth tu ar neuad, y dr6s oed agoret. Ac val y deuth y my6n, g6yd b6yll a welei yn y neuad. A phop vn or d6y werin yn g6are yn erbyn y gilyd. Ar vn y bydei borth ef idi a gollei y g6are. Ar llall a dodei a6r yn vn wed aphe bydynt g6yr. Sef a wnaeth ynteu digya6 a chymryt y werin yn y arfet a thaflu y cla6r yr llyn. A phan yttoed uelly, nachaf y vor6yn du yn dyuot y my6n. (Ac yn dywedut 6rth peredur.) Ny bo graessa6 du6 6rthyt. Mynychach it wneuthur dr6c no da. Beth a holy di imi, y vor6yn du? Colledu o honot yr amherodres oe chla6r ac ny mynnei hynny yr y amherodraeth. Oed wed y keffit y cla6r? oed bei elhut y gaer ysbidinongyl. Mae yno 6r du yn diffeitha6 llawer o gyfoeth yr amherodres. A llad honno, ti a gaffut y cla6r. Ac ot ey ti yno, ny doy yn vy6 trachefyn. A vydy ti gyfarwyd imi yno? Mi a uanagaf fford it yno. Ef a deuth hyt yg kaer ysbidinongyl. Ac a ymlada6d ar g6r du. Ar g6r du a erchis na6d y peredur. Mi a rodaf na6d it par vot y cla6r yn y lle yd oed pan deuthum i yr neuad. Ac yna y doeth y vor6yn du (a dywedut 6rtha6. Ie heb hi.) emelltith du6 it yn lle dy lafur am ada6 yr ormes yn uy6 yssyd yn diffeitha6 kyfoeth yr amherodres. Mi aedeweis heb y peredur ida6 y eneit yr peri y cla6r. Nyt ytti6 y cla6r y lle kyntaf y keueist : dos trachefyn a llad ef. Mynet a oruc peredur a llad y g6r. A phan doeth yr llys yd oed y vor6yn du yn y llys. Ha vor6yn heb y peredur, mae yr amherodres? Yrof i a du6 nys g6ely ti hi yn a6r, ony bei lad gormes yssyd yn y fforest racco o honot. Py ry6 ormes y6? Kar6 yssyd yno. A chyebrydet y6 ar edeinya6c kyntaf. Ac vn corn yssyd yn y tal, kyhyt a phaladyr g6ay6, a chyn vlaenllymet y6 ar dim blaenllymaf. A phori a wna bric y coet ac auo o wellt yn y fforest. A llad pob aneuail a wna or a gaffo yndi. Ac ar nys llado, mar6 vydant o newyn. Ac ys g6aeth no hynny dyuot a wna beunoeth ac yfet y byscotlyn yn y dia6t a gadu y pysca6t yn noeth a meir6 vyd eu can m6yha6 kyn dyfot d6fyr idi trachefyn. A vor6yn heb y peredur a doy ti y dangos imi yr aneuail h6nn6. Nac af, ny lafass6ys dyn vynet yr forest ys bl6ydynd. Mae yna col6yn yr argl6ydes a h6nn6 a gylyt y kar6 ac a da6 attat ac ef. Ar kar6 ath gyrch ti. Y col6yn a aeth yn gyfarwyd y peredur. Ac a gyfodes y kar6. Ac a doeth parth ar lle yd oed peredur ac ef. Ar kar6 a gyr-

cha6d peredur ac ynteu a ellyg6ys y ohen heibya6. Ac a trewis y pen y arna6 a chledyf. A phan yttoed yn edrych ar pen y kar6, ef a welei varchoges yn dyfot atta6 ac yn kymryt y col6yn yn llawes y chapan. Ar pen yrygthi a choryf. Ar torch rudeur oed am y vyn6gyl (y kar6). A vnben heb hi ansyber6 y g6naethost : llad y tl6s teccaf oed ym kyfoeth. Arch a uu arnaf am hynny. Ac a oed wed y gall6n i kaffel dy gerenhyd ti ? oed, dos y vron y mynyd (racko). Ac yno ti a wely l6yn. Ac ymon y ll6yn y mae llech. Ac erchi g6r y ymwan teir gweith, tia gaffut vyg kerenhyd. Peredur a gerda6d racda6. Ac a deuth y emyl y ll6yn. Ac a erchis g6r y ymwan. Ac ef a gyfodes g6r du y dan y llech. A march yscyrnic y dana6. Ac arueu rytlyt ma6r ymdana6, ac ymdan y varch. Ac ymwan a wnaethant. Ac val y byryei peredur y g6r du yr lla6r, y neidei ynteu yn y gyfr6y trachefyn. A disgynnu a oruc peredur a thynnu cledyf. Ac yn hynny difflannu a oruc y g6r du a march peredur ac ae varch ehun ganta6 hyt na welas yr eil ol6c arnunt.

« Peredur se dirigea vers le château. Le portail était ouvert. En arrivant à la salle, il trouva la porte ouverte : il entra et aperçut un jeu d'échecs : les deux troupes de cavaliers jouaient l'une contre l'autre ; celle à qui il donnait son aide perdait et l'autre jetait un cri, absolument comme l'eussent fait des hommes. Il se fâcha, prit les cavaliers dans son giron, et jeta l'échiquier dans le lac. A ce moment entra la jeune fille noire (qui lui dit) : « Que Dieu ne t'accorde pas sa grâce. Il t'arrive plus souvent de faire du mal que du bien. Tu as fait perdre à l'impératrice sa table de jeu, ce qu'elle n'eût pas voulu pour son empire. » — Y aurait-il moyen de la retrouver ? » — Oui, si tu allais à Ysbidinongyl. Il y a là un homme noir qui dévaste une grande partie des domaines de l'impératrice. En le tuant, tu aurais la table. Mais si tu y vas, tu n'en reviendras pas vivant. « Veux-tu me guider là-bas ? » — « Je t'indiquerai le chemin. »

Il se rendit à Kaer Ysbidinongyl, et se battit avec l'homme noir. Celui-ci demanda grâce : « Je te l'accorde », dit Peredur, « à condition que la table de jeu soit où elle était à mon entrée dans la salle. » A ce moment arriva la jeune fille noire. « En vérité », dit-elle, « que la malédiction de Dieu soit sur toi en retour de ta peine, pour avoir laissé en vie ce fléau qui est en train de dévaster les

domaines de l'impératrice. » — « Je lui ai laissé la vie », dit Peredur, « pour qu'il remît la table. » — « Elle n'est pas à l'endroit où tu l'as trouvée : retourne et tue-le. » Peredur alla et tua l'homme noir.

En arrivant à la cour, il y trouva la jeune fille noire. « Pucelle », dit Peredur, « où est l'impératrice ? » — « Par moi et Dieu », répondit-elle, « tu ne la verras pas maintenant, si tu ne tues le fléau de cette forêt là-bas. » — « Quel est ce fléau ? » — « Un cerf, aussi rapide que l'oiseau le plus léger : il a au front une corne aussi longue qu'une hampe de lance, à la pointe aussi aigüe que tout ce qu'il y a de plus aigu. Il mange les branches des arbres, et toute l'herbe qui se trouve dans la forêt : il tue tous les animaux qu'il rencontre et ceux qu'il ne tue pas meurent de faim. Bien pis : il va tous les soirs boire l'eau du vivier et il laisse les poissons à sec ; beaucoup sont morts avant que l'eau n'y revienne. » — « Pucelle, viendrais-tu me montrer cet animal-là ? » — « Non point ; personne depuis un an n'a osé aller à la forêt, mais il y a l'épagneul de l'impératrice qui lèvera le cerf et reviendra vers toi avec lui ; le cerf alors t'attaquera. » L'épagneul servit de guide à Peredur, leva le cerf et le rabattit vers l'endroit où était Peredur. Le cerf se jeta sur Peredur, qui le laissa passer de côté, et lui trancha la tête. Pendant qu'il considérait la tête, une amazone vint à lui, mit l'épagneul dans la manche de sa cape et la tête du cerf entre elle et l'arçon de sa selle. Le cerf avait au cou un collier d'or rouge. « Ah ! seigneur », dit-elle, « tu as agi d'une façon discourtoise en détruisant le plus précieux joyau de mes domaines ». — « On me l'a demandé », répondit-il ; « y a-t-il un moyen de gagner ton amitié ? » — « Oui, va sur la croupe de cette montagne là-bas. Tu y verras un buisson. Au pied du buisson, il y a une pierre plate. Une fois là, demande par trois fois quelqu'un pour se battre avec toi ; ainsi tu pourras avoir mon amitié. »

Peredur se mit en marche et, arrivé au buisson, il demanda un homme pour se battre avec lui. Aussitôt un homme noir sortit de dessous la pierre, monté sur un cheval osseux, couvert, lui et son cheval, d'une forte armure rouillée. Ils se battirent. A chaque fois que Peredur le renversait, il sautait de nouveau en selle. Peredur descendit et tira son épée. Au même moment l'homme noir dispa-

rut avec le cheval de Peredur et le sien, sans que Peredur pût même jeter un coup d'œil dessus. » (Cf. Loth, *Mab.*, II, pp. 105-108.)

On voit que les deux récits français ont entre eux beaucoup plus de ressemblances qu'ils n'en ont chacun avec le récit gallois, mais que, en somme, les trois ont une matière à peu près semblable.

Les trois versions ¹ sont d'accord pour dire que Perceval arrive à un château (dans G, appelé le Château des Merveilles), où il trouve un échiquier. Dans les deux versions françaises Perceval joue lui-même contre l'autre troupe, dans G les deux troupes jouent ensemble. Il est possible que le rédacteur gallois ait pensé à une phrase analogue à celle qui se trouve dans la version de B : « Qant Perceval l'oï, si vint à l'eschequier et les geta desus et chaï .i. des eschaïs, si revait en son leu, ausi bien come si lui les i eüst asis » (*Borron*, I, p. 440, cf. *Potvin*, t. IV, 22477 et ss.). Mais il est plus probable qu'il pensait à des échiquiers, comme on en trouve dans la littérature galloise, par exemple l'échiquier de Gwenddolen (*Mab.*, I, p. 383) : il suffisait de mettre les pièces sur l'échiquier pour qu'elles commencent à jouer. Toutefois dans la version hollandaise, *Lanceloet*, il est fait mention aussi d'un jeu d'échecs en or et en argent qui joue de lui-même. C'est là une chose à retenir.

C'est dans G seulement que Peredur met à exécution son projet de jeter l'échiquier dans le lac (l'eau, W et

1. Dans ce qui suit, W = la version de Wauchier ; B = celle de Borron ; G = la version galloise.

B). Dans W il en est empêché par une jeune fille qui sort de l'eau et se met à la fenêtre de la salle. Dans B c'est à la fenêtre de la tour qu'elle apparaît. Dans W la jeune fille qui vient faire des reproches à Perceval est la même que celle qui lui promet son amour en retour de la tête du cerf blanc et qui lui prête son brachet pour l'aider à en venir à bout. Dans G c'est la jeune fille noire qui lui fait des reproches, mais c'est pour sa maîtresse qu'elle veut la tête et c'est son chien qui est prêté à Peredur. Ici G est d'accord avec B, où on lit : « Atant vint la damoisele, par l'uis d'une chambre en la sale et puceles aveuc lui, jusques à diz... et une damoisele li aporte .i. mantel cort d'esquarlade, si le li fist affubler et l'emmena en la chambre où la *damoisele dou chastel* estoit qui moult en fist grant joie par semblant ; et sachiez que c'estoit la plus bele damoisele d'ou monde ; et sitot come Perceval la vit, si l'ama moult en son cuer et dit que moult sera foux si ne le li requiert s'amor » (*Borron*, I, p. 440). C'est « la damoisele dou chastel » qui désire la tête du cerf et c'est elle qui prête à Perceval son chien pour arriver à le tuer. Dans B et G c'est dans la forêt que Perceval trouvera le cerf, tandis que dans W il le trouve dans le parc.

Il est à remarquer que le Gallois ajoute beaucoup de détails à sa description du cerf : d'abord il ne s'agit pas d'un cerf, mais d'une licorne ; et cette licorne est un fléau qui dévaste tout ce qu'il y a dans la forêt. W dit que le chien prêté à Perceval et enlevé par « une puciële de malaire » avait autour du cou « un coler d'orfrois ».

Dans B le chien est enlevé par « une vieille » ; on ne parle pas de collier. G fait enlever le chien par une amazone qui emporte aussi la tête du cerf : et c'est le cerf qui porte le collier d'or. Ici la version galloise est encore une fois d'accord avec la version hollandaise du Lancelot, où il est fait mention d'un cerf blanc qui porte autour du cou une chaîne d'or.

B ne dit pas ainsi que le fait W que Perceval reçoit de la vieille le brachet *avant* d'aller au tombeau du Chevalier Noir. Au contraire il dit qu'un autre chevalier « prist la teste du cerf et le brachet *que la vieille avoit* ». Dans G il n'est plus parlé de cerf.

Cette comparaison des trois versions de cette partie de l'histoire démontre encore plus clairement ce que nous avons déjà dit, que G est d'accord tantôt avec W, tantôt avec B. Il n'est pas vraisemblable que le rédacteur gallois se soit servi de ces deux versions françaises : il est plutôt probable qu'il avait sous les yeux la version qui a servi de source à Wauchier et à Borron¹ ou tout au moins une version très rapprochée de celle-ci. Cette dernière hypothèse expliquerait les particularités de la version galloise, le fait qu'on parle d'une licorne et non pas d'un cerf, que la jeune fille l'appelle un fléau, que Peredur est obligé de tuer un homme noir qui dévaste les possessions de l'impératrice avant d'avoir la permission de la voir, que cette version est d'accord sur quelques points avec la version hollandaise du Lancelot, etc.

1. Voir Weston, *Perceval*, t. II, pp. 166 et ss.

Des trois auteurs c'est le rédacteur gallois qui a le mieux réussi à faire des aventures de Peredur au Château de l'Échiquier une partie intégrante de son œuvre. Toutes ces aventures ne servent en effet qu'à éprouver la force du héros pour le mettre à même d'accomplir sa mission. C'est la jeune fille noire, sa cousine, qui lui fait des reproches pour avoir jeté l'échiquier dans le lac, qui l'engage à combattre l'homme noir d'Ysbidinongyl, à faire la chasse au cerf, (pour mieux réussir elle lui prête le chien de sa maîtresse, qui lui enlève la tête du cerf quand il l'a tué, et qui, enfin, l'engage à se battre avec l'homme noir du tombeau.

Il n'en est pas de même des versions françaises. Si on compare cette partie du récit gallois avec le poème de Wauchier on trouve que ce dernier aussi a introduit ces aventures dans son œuvre mais sans s'occuper d'en faire une partie intégrante. C'est du reste là un des caractères de l'œuvre de Wauchier ; il a puisé à diverses sources, sans se soucier de réunir les divers éléments qu'il leur empruntait. On peut en dire presque autant de la partie correspondante de la version de Borron, où ces aventures ne sont pas plus nécessaires à la conception de l'œuvre.

Nous avons déjà indiqué à quel endroit s'arrête la correspondance des aventures dans le récit gallois et le poème français. On pourrait se demander, si le rédacteur gallois se servait du poème de Chrétien, pourquoi il n'a pas continué à parler des aventures de Gwalchmei, comme l'a fait le poète français.

Nous croyons avoir trouvé la réponse dans l'œuvre de Miss Weston, *The Legend of Sir Perceval* ¹. Pour la dernière partie de son œuvre, Chrétien se serait servi de deux poèmes. Le premier, que Miss Weston appelle *Le Chastel Merveilleux*, aurait été une œuvre de longue haleine qui racontait les aventures de Gauvain ; le second, *Le Chastel Orguellous*, au contraire, aurait été un recueil de plusieurs petits poèmes ou de lais qui avaient pour sujet les aventures de Perceval.

Nous sommes disposé à croire que le rédacteur gallois a connu un poème analogue à celui du *Chastel Orguellous* dont il s'est servi pour terminer le récit des aventures de Peredur. C'est de ce poème qu'il aurait tiré les aventures qui correspondent à celles contenues dans les poèmes français de Chrétien et de Wauchier : il est possible qu'il ait trouvé dans ce poème l'épisode contenu dans le paragraphe 24 de notre résumé et qui est particulier au récit gallois.

Il nous reste encore à parler des dates de ces différentes versions. Nous croyons avoir démontré dans la première partie de notre étude que le manuscrit sur lequel Peniarth 4 et R. B. ont été copiés avait été écrit à la fin du XII^e siècle. C'est justement l'époque où Chrétien composait son œuvre. Il est donc impossible que la dernière partie, au moins, du récit gallois dérive du poème français puisque les continuateurs de Chrétien,

1. Voir Weston, *Perceval*, t. I, pp. 473. et ss.

n'ont écrit qu'au ^{xiii}^e siècle. Il est aussi peu probable que la première partie soit tirée du poème de Chrétien car nous allons voir qu'elle est souvent d'accord avec le poème allemand de Parzival dans les cas où Chrétien diffère à la fois des deux. Or le poème allemand ne fut écrit qu'au ^{xiii}^e siècle : il n'a donc pu servir de source au récit gallois.

CHAPITRE II

PEREDUR ET LE POÈME ALLEMAND.

Les ressemblances du récit gallois et du poème de Wolfram se rencontrent surtout dans la première partie du récit de Peredur.

Tandis que dans le poème français le père du héros a été blessé et obligé de s'enfuir dans le désert où il meurt de chagrin, c'est en courant les aventures qu'il périt, suivant les textes gallois et allemand.

Ainsi qu'on l'a vu dans le résumé, Peredur devient en grandissant fort et hardi, au point de suivre à la course les chèvres de sa mère. Citons un passage analogue du poème allemand :

dar nâch sîn snelheit verre spranc.
er lernte den gabilôtes swanc,
dâ mit er mangel hîrz erschôz,
des sîn muoter und ir volc genôz.
ez wære æber oder snê,
dem wilde tet sîn schiezen wê.

(*Parzival*, liv. III, § 120.1-6).

« Ensuite il devint léger à la course : il apprit à lancer le javelot et s'en servit pour tuer de nombreux cerfs qu'il donnait à sa mère et à ses suivants. Que la terre fût couverte de neige ou non, il tirait sur les animaux et les tuait. »

Il n'y a rien de semblable dans le poème français.

Peredur passe son enfance dans les bois à lancer des javelots de houx.

Dans le poème de Wolfram on lit :

der knappe alsus verborgen wart
zer waste in Soltâne erzogn,
an kûneclîcher fuore betrogn ;
ez enmôht an eime site sîn ;
bogen und bôlzelîn
die sneit er mit sîn selbes hant,
und schôz vil vogeles die er vant.

(*Ibid.*, § 117-30-118.6).

« L'enfant fut ainsi caché et élevé dans le désert de Soltâne, ignorant les mœurs des chevaliers, à une exception seulement. Il se taillait de ses propres mains des arcs et des petites flèches avec lesquels il tuait les oiseaux qu'il rencontrait. »

Nous avons déjà, plus haut (p. 38 et suiv.), attiré l'attention sur les conseils donnés par sa mère à Peredur avant qu'il ne la quitte pour aller à la cour d'Arthur.

Voici le passage gallois :

O g6ely tl6s tec kymer ti euo. a dyro titheu y arall.
Ac o hynny clot a geffy. O g6ely g6reic tec. gordercha
hi. kyn nyth uynno. g6ellg6r affenedigach yth wna no
chynt. (Pen. 4, 120.2-7 ; R.B., 195.20-23).

« Si tu vois un beau joyau, prends-le et donne à autrui, et tu acquerras ainsi réputation. Si tu vois une belle femme, fais-lui la cour : quand même elle ne voudrait

pas de toi, *tu en seras meilleur et plus puissant* qu'au-paravant. »

Et le passage allemand :

sun, lâ dir bevolhen sîn,
swa du guotes wîbes vingerlîn
mügest erwerben unt ir gruoz,
daz nim : ez tuot dir kumbers buoz.
du solt zir kusse gâhen
und ir lîp vast umbevâhen :
daz gît gelücke und hôhen muot,
op si kiusche ist unde guot.

(*Parzival*, liv. III, § 127.25-128.2).

« Mon fils, écoute mes conseils, Si tu peux obtenir l'anneau d'une femme pleine de qualités et en recevoir bon accueil, fais-le : cela adoucira ton chagrin : tu dois lui demander un baiser et l'étreindre. *Cela rend heureux et courageux*, si elle est modeste et bonne. »

Dans le poème français le héros reçoit de sa mère les conseils suivants :

Dames et pucièles servés,
Si serés partout honorés ;
Et si vous aucune en priés,
Gardés que vos ne l'anuiés,
Ne faites rien qui li desplaise.
De pucele a moult ki le baise,
S'ele le gesir vos consent ; (*var.* bésier)
Et, se elle plus en deffent,
Ce laisser le volés por moi ;
Et, si ele a aniel en doi,
Cainte çainture u aumosnière,
Se par amor u par proière

Le vos done, bon m'ert et bel
 Que vous enportes son anel;
 Del anel prendre vos doin-gié
 Et de l'aumosnière congié¹.

(*Potvin*, t. II, 1735 et ss.).

Mais c'est son oncle Trevrezent qui lui dit :

Se pucele aïde requiert,
 Aïde-li, ke mius t'en iert,
 U veve dame u orfenine ;

(*Ibid.*, 7839 et ss.).

Les manuscrits gallois et le poème allemand sont d'accord pour faire de la dame de la tente la femme de l'Orgueilleux de la Lande, tandis que dans le poème français elle n'est que son amie.

Dans un des manuscrits gallois la ressemblance avec l'allemand est encore plus frappante car la dame de la tente devient une princesse :

nyt myui eneit ae gwarauun yti hep *yr unbennes*. (Pen 14. 30-31).

1. Cf. B.N. 42576, fo. 3, col. 2 :

Dames et puceles servez,
 Si serez partout honorez ;
 Mais si vous aucune enproiez,
 Gardez que ne li anuiez
 De nule rien qui le baise,
 S'ele le baisier vous consent :
 Le surplus je vous en defent,
 Se laissier le volez pour moi.
 Mais s'ele a anel en son doi,
 Ne a son corroie almosniere, *etc.*

« Ce n'est pas moi, mon âme, qui te le refuserai, dit la princesse. »

Or on lit chez Wolfram :

duc Orilus de Lalander,
des *wîp* dort unde vander
ligende wünnecliche,
die herzoginne rîche,
gliche eim rîters trûte.
si hiez Jeschûte.

(*Parzival*, liv. III, § 129.27-130.2).

« Il y trouva la femme du duc Orilus de Lalander, dormant si belle : la noble duchesse était bien faite pour être l'amie d'un chevalier. Elle s'appelait Jeschûte. »

dô sprach si « nune welle got!
sîniu ribbalin, sîn gabilôt
wârn mir doch ze nâhen,
diu rede iu solte smâhen :
fürstinne ez übele zæme,
op si dâ minne næme ».

(*Parzival*, liv. III, § 133.23-28).

Alors elle dit : « A Dieu ne plaise ! son costume de fou et son javelot étaient beaucoup trop près de moi. De tels mots doivent te faire honte. Il siérait mal à des princesses de placer là leur amour. »

Le récit gallois et le poème allemand parlent tous deux de la moquerie dont Peredur est (ou sera) l'objet.

Ac ar hynny y arganuot or teulu a dechreu *y dyfalu* a b6r6 llyscon ida6. (Pen. 4, 122.31-33 ; R.B., 197.25-26).

« Là-dessus les gens de la cour s'aperçurent de lui et commencèrent à se moquer de lui et à lui lancer des baguettes. »

Der knappe tump unde wert
iesch von der muoter dicke ein pfert.
daz begunde se in ir herzen klagn.
si dâhte « in wilim niht versagn :
ez muoz abr vil bœse sin. »
do gedâhte mêr diu künegin
« *der liute vil bi spotte sint.*
tôren kleider sol min kint
ob sime liechten libe tragn.
wirt er geroufet unt geslagn,
sô kumt er mir her wider wôl. »

(*Parzival*, liv. III, § 126.19-29).

« Le simple mais noble enfant demandait souvent un cheval à sa mère. Elle commença à s'en inquiéter, elle se disait : « Je ne veux rien lui refuser ; mais ce qu'il aura sera médiocre. » Elle se disait encore : « Les gens aiment beaucoup la moquerie : mon fils si beau sera obligé de porter des vêtements de fou : si l'on se moque de lui et qu'on le batte, il reviendra sûrement à moi. »

L'impression que fait Perceval est bien différente dans le poème français :

Clerc et riant furent li oel
Ens ou cief le vallet sauvage ;
Nus ki là ert nel tient à sage,
Mais trestout cil ki la estoient
Por biel et por gent le tenoient.

(*Potvin*, t. II, v. 2166 et ss.).

A ce passage français nous pourrons comparer les vers

suivants du poème allemand, qui montrent l'inutilité des précautions de la mère :

Der knappe unbetwungen
wart harte vil gedrunge,
gehurtet her unde dar.
sie nâmen sîner varwe war.
diz was selpschouwet,
gehêrret noch gefrouwet
wart nie minneclîcher fruht.
got was an einer sîezen zuht,
do'r Parzîvâlen worhte.

(*Parzival*, liv. III, § 148. 19-27).

« L'heureux valet était bien pressé et bousculé de tous côtés : on remarquait sa beauté : elle était si évidente. Parmi hommes et femmes on n'avait jamais vu quelqu'un de si beau. Le bon Dieu eut une agréable tâche lorsqu'il créa Parzival. »

La pauvreté de l'équipement du héros lorsqu'il part pour la cour d'Arthur est la même dans les deux versions.

A cheffyl brychwel6 yscyrnic kryfaf atebygei agymerth. A fynorec a wasc6ys yn gyfr6y arna6. Ac o wydyn y daroed ida6 danwaret y kyweirdebeu a welsei o bob peth. (Pen. 4, 119.21-24, 120.7-9 ; R.B., 195.7-11).

« Il prit un cheval gris pommelé, osseux, le plus vigoureux à son avis : il lui serra un bât autour du corps en guise de selle, et avec de l'osier, il imita tous les objets d'équipement qu'il avait vus. »

Chez Wolfram on lit :

in zôch nehein Curvenâl :
 er kunde kurtôsie niht,
 als ungevarnem man geschiht.
 sîn zoum der was pâstîn,
 und harte kranc sîn phârdelin :
 daz tet von strûchen manegen val.
 ouch was sîn satel über al
 unbeslagen mit niwen ledern.
 samît, hârmîner vedern
 man dâ vil lûtzal an im siht.
 ern bedorfte der mantelsnüere niht :
 für sukni und für surkôt,
 dâ für nam er sîn gabylôt.

(*Parzival*, liv. III, § 144. 20-145.2).

« Ce n'était pas un Curvenal qui l'avait élevé : comme tous ceux qui manquent d'usage il ignorait l'art de la courtoisie. Ses brides étaient en chanvre : son cheval était fourbu à cause des nombreuses chutes qu'il avait faites : tout le cuir de la selle était usé : on n'y voyait que très peu de soie et de fourrures. Il n'avait pas besoin d'agrafe de manteau ; au lieu de *sosquenie*¹ ou de surcot il portait un javelot. »

Il y a encore d'autres ressemblances à signaler entre le récit gallois et le poème allemand.

Dans le poème français, Keus frappe une jeune fille si violemment qu'il la renverse, et d'un coup de pied il

1. *sosquenie* ou *souscanie*, sorte de vêtement à l'usage des gens de basse condition : conservé aujourd'hui avec un sens spécial sous la forme *souquenille* (Godefroy).

envoie le fou dans le feu. Dans le poème allemand Keie frappe la jeune fille rudement sur l'épaule et soufflette le chevalier qui est nommé le Silencieux. De même dans le récit gallois Kai soufflette le nain, appelé le Silencieux, et donne un coup de pied à la naine. Nous voyons que le récit gallois se rapproche plus de la version allemande que de la version française.

C'est *Owein*, d'après certains manuscrits, *Gwalchmei*, d'après d'autres, qui fait connaître à Peredur la vie des chevaliers. C'est aussi Owein (*Gwalchmei*) qui lui apprend à délayer l'armure du chevalier qu'il a tué et à la revêtir. Dans le poème allemand c'est *Iwanet* (forme diminutive du mot *Owein*) qui remplit ce dernier rôle, et dans la version française c'est Yones (*Yvones*), l'écuyer de Gauvain. On peut signaler que dans le poème français de Lancelot c'est Ywain qui se charge du héros quand celui-ci arrive à la cour pour la première fois.

Ici la version anglaise, *Sir Percyvelle of Galles*, laquelle, il est vrai, date seulement du xiv^e siècle, mais qui nous présente l'histoire dans un état plus ancien, vient à notre aide pour déterminer la forme primitive de l'épisode. C'est, en effet, Gawayne (*Gwalchmei*) qui y suit Perceval pour savoir comment il a réussi à vaincre le Chevalier Rouge. Ainsi les manuscrits gallois qui attribuent le trait à *Gwalchmei* présenteraient l'épisode sous sa forme la plus ancienne.

Plus tard, lorsqu'il se trouve chez son oncle, Peredur

se livre à des exercices corporels avec son cousin et l'emporte sur lui. De même dans la version allemande son oncle fait joûter le héros avec ses chevaliers dont cinq sont renversés. Dans la version française c'est avec son oncle seulement qu'il se mesure.

La version galloise ressemble également plus à la version allemande qu'à la version française dans la description de ce que voit Peredur lorsqu'il s'approche du château de son second oncle.

Voici le passage gallois :

*Ac ar lan y llyn yd oed gŵr gŵynllŷt yn eisted
ar obennyd o bali... A gŵeisson yn pŷscotta y myŷn
kafyn ar y llyn.* (Pen. 4, 127.5-9 ; R. B., 200.25-27).

« Et sur le bord du lac était assis sur un coussin de paille¹ un vieillard aux cheveux gris : et des valets pêchaient dans des bateaux sur le lac. »

Dans le poème allemand on trouve les vers suivants :

Welt ir nu hœrn wiez im gestê ?
er kom des âbnts *an einen sê*.
dâ heten geankert weideman :
den was daz wazzer undertân.
dô si in riten sâhen,
si wârn dem stade sô nâhen
daz si wol hœrten swaz er sprach.
einen er im schiffe sach :

(*Parzival*, liv. V, § 225. 1-8).

1. Riche drap d'or ou de soie rayée, qui venait d'Alexandrie en Egypte (Godefroy).

« Désirez-vous apprendre ce qui lui arriva ? Le soir il parvint à un lac, sur les bords duquel des pêcheurs avaient mis leurs bateaux à l'ancre : ils étaient maîtres du lac. Ils étaient si près du bord que pendant que le valet arrivait ils entendaient bien ce qu'il disait. Il vit un homme dans le bateau. »

Brumbâne ist genant *ein sê* :
da treit mann ûf durch sîezen luft,
durch sîner sûren wunden gruft.
daz heizt er sînen weidetac :

(*Parzival*, liv. IX, § 491.6-9).

« Il y a un lac qui s'appelle Brumbâne : on y porte le roi pour qu'il respire l'air frais car il a des blessures profondes et douloureuses. Il appelle cela son jour de pêche. »

Dans le poème français on ne trouve que deux hommes dans un bateau, sur une rivière, dont un seul fait la pêche.

Voici le passage chez Chrétien :

Atant vit parmi l'ewe aler
Une nef qui d'amont venoit ;
.n. homes en la nef avoit...
Enmi l'ewe tout coi esturent
Et très bien aancré se furent ;
Et cius qui devant fu pesçoit
A la lingne.

(*Potvin*, t. II, v. 4176 et ss.).

Les versions galloise et allemande seules parlent du chagrin et des larmes de ceux qui voient apporter la Lance qui saigne.

Voici la version galloise :

A phan welas pa6b y g6eisson yn dyuot yn y wed honno. *Llefein a drycyruerth a gymerth pa6b yndunt hyt nat oed habd y neb y diodef.* (Pen. 4, 130.18-22 ; R. B., 203.10-11).

« Et quand les gens (de la cour) virent arriver les valets *ils commencèrent tous à gémir et à se lamenter à un tel point qu'il était difficile de le supporter.* »

Chez Wolfram on lit :

dâ saz manec ritter kluoc
dâ man jâmer für si truoc.
ein knappe spranc zer tür dar in.
der truog eine glævin
(der site was ze trûren guot) :
an der sniden huop sich pluot
und lief den schaft unz ûf die hant,
deiz in dem ermel wider want.
dâ wart geweinet und geschrit
ûf dem palase wît :
daz volc von drîzec landen
môhtz den ougen niht enblanden.

(*Parzival*, liv. V, § 231.15-26).

« Là se trouvaient beaucoup de nobles chevaliers : à leurs yeux s'offrait un douloureux spectacle. Par la porte entra un valet qui portait une lance (c'était là une coutume bien lamentable), du fer de laquelle coulait du sang le long de la hampe jusqu'à la main pour continuer dans la manche. Alors *tout le palais s'emplissait de pleurs et de gémissements. Les habitants de trente pays n'auraient pu en faire plus.* »

Ces deux versions nous racontent aussi la visite du héros à la cellule d'un ermite. Le lendemain a lieu l'incident des trois gouttes de sang dans la neige. Dans la version française la visite de Perceval à la cellule ne se trouve que plus tard dans le poème, au même endroit que la seconde visite de Peredur et de Parzival. Ainsi Peredur et Parzival visitent deux fois la cellule tandis que Perceval y va une fois seulement.

Le récit gallois et le poème allemand sont d'accord pour parler de Saigremors (bien qu'il ne soit pas ainsi nommé dans la version galloise) comme un jeune homme : dans le poème français il paraît plus âgé.

Arglôyd heb yr vn mi a af i 6ybot p6y 6y. yna y doeth y *mach6y* yn yd oed peredur a gofyn ida6 beth a wnaei yno a ph6y oed. (Pen. 4, 140.34-141.1 ; R.B., 211. 22-25).

« Seigneur », dit quelqu'un, « je vais savoir qui c'est. » Le valet se rendit auprès de Peredur et lui demanda ce qu'il faisait là et qui il était. »

Dans le poème allemand on parle de lui comme :

der *junge stolze âne bart*,
sîn ors und er gewâpent wart.

(*Parzival*, liv. V, § 286. 23-24).

« Le jeune homme encore imberbe mais déjà valeureux : son cheval et lui étaient armés. »

Ces deux versions aussi représentent Gwalchmei et Peredur comme étant de très grands amis.

On lit dans le texte gallois :

Gôisca6 a wnaeth g6alchmei a pheredur ymdanunt ac y kerdassant yn y ol o acha6s eu ketymdeithas a meint yd ymgerynt. Ac nyt ymgynhalyassant y gyt : namyn pob vn yn y gyfeir. (Pen. 4, 168.7-12 ; R. B. 234.11-14).

Gwalchmei et Peredur s'armèrent et partirent à la suite du chevalier, tous les deux, à cause de leur compagnonnage et de leur grande affection l'un pour l'autre. Ils ne se mirent pas en quête ensemble, mais chacun de son côté.

De même dans le poème allemand on trouve :

dô kuste'n mîn hêr Gâwân :
dô sprach der manliche
ze dem helde ellens rîche
« ich weiz wol, friwent, daz dîn vart
gein strîtes reise ist ungespart.
dâ gebe dir got gelücke zuo,
und helfe ouch mir daz ich getuo
dir noch den dienst als ich kan gern. »

(*Parzival*, liv. VI, § 331.22-29).

« Ensuite Gauvain le courageux l'embrassa et dit au noble et vaillant héros : « Je sais bien que tu seras obligé de combattre vaillamment pendant ton voyage : que Dieu te donne courage, et me permette de t'aider ainsi que je veux le faire toujours. »

Enfin dans les deux versions galloise et allemande la sœur (cousine) de Peredur craint que celui qui a tué son mari (son ami) ne le tue aussi, s'il le poursuit pour la venger. On n'en dit rien dans la version française.

Toutes ces ressemblances entre les versions galloise et allemande nous portent à croire qu'elles ont une source commune ou tout au moins deux sources analogues, puisqu'il est impossible que l'une soit copiée sur l'autre. Ainsi que nous l'avons dit (p. 43), Wolfram nous apprend qu'il a tiré son poème de l'œuvre de Kyot, lequel ne semble pas connu du rédacteur gallois. C'est donc à la source commune de Kyot et du manuscrit gallois, dont Chrétien dérive aussi, que sont dues les ressemblances que nous venons de relever entre le récit gallois et le poème allemand. Nous avons ainsi une nouvelle preuve à l'appui de l'hypothèse suivant laquelle le récit de Peredur n'est pas tiré de l'œuvre de Chrétien ou de ses continuateurs.

CHAPITRE III

LES TROIS PARTIES DU ROMAN GALLOIS.

Le commencement de notre étude nous a conduit à distinguer deux parties dans le roman gallois de Peredur.

En comparant ce roman au poème français nous avons pu suivre la correspondance des deux versions jusqu'à la fin du § 12 de notre résumé pour la retrouver au § 21. Cette comparaison suppose dans le récit gallois trois divisions que nous désignerons par A, B et C, A comprenant les §§ 1-12, B les §§ 13-20 et C les §§ 21-26. C'est cette conclusion qu'il s'agit maintenant de confirmer.

Un fait essentiel c'est que la partie B, délimitée comme nous venons de le dire, ne contient rien qui se retrouve dans le poème français ou dans le poème allemand. Elle présente d'ailleurs des différences sensibles avec la partie A du même récit gallois.

Ce qui la distingue surtout de cette partie A c'est le rôle peu important qu'y joue l'empereur Arthur. Quand il y paraît, et il ne le fait que rarement, il ne joue jamais un rôle personnel et ne sert qu'à engager Peredur dans de nouvelles aventures. Dans le commencement de B cependant, Peredur envoie à la cour d'Arthur des chevaliers qu'il a renversés, mais c'est là un trait dû très pro-

blement au remanieur qui était préoccupé d'un essai d'adaptation avec A, essai d'ailleurs vite abandonné ; de sorte que Peredur reste le héros par excellence ; il est plus puissant que jamais et lorsque, à lui seul, il a vaincu deux cents chevaliers, au lieu de les envoyer à Arthur comme auparavant, c'est à lui-même qu'il les force à se soumettre et à rendre hommage. Si pour ce trait nous comparons le récit de Peredur avec les quatre Branches des Mabinogion qui sont de véritables contes celtiques et parmi les plus anciens de la littérature galloise, nous voyons que c'est la partie B de notre récit qui leur ressemble le plus. Ainsi il n'est pas question d'Arthur dans les quatre Mabinogion. Les héros qui sont le sujet du récit sont tous très puissants : ils n'ont pas de suzerain : c'est p. ex. : Bran, Math, etc. Au contraire, dans les romans tel que celui de Gereint ou d'Owein, ces héros sont les vassaux de l'empereur Arthur. Quand ils renversent des chevaliers ils les envoient se soumettre à Arthur pour qu'il en dispose à son gré. C'est toujours Arthur qui paraît le maître tout-puissant.

Il en est de même dans les poèmes français dits de la Table Ronde. C'est le roi Arthur, même quand il n'en est pas le héros, qui en est le personnage principal. Le fait qu'il y a un prince suzerain auquel tous les guerriers rendent hommage semble inspiré de la chevalerie française, et il est naturel que nous ne trouvions rien d'analogue dans les récits d'origine celtique, comme les quatre Mabinogion. Il est donc très important de noter à ce point de vue le caractère particulier de la partie B. Ce

n'est pas le seul trait par où se manifeste ce caractère vraiment celtique.

Un des incidents qui composent cette partie se retrouve dans la littérature irlandaise. Ce n'est pas la seule fois qu'on a à signaler des ressemblances de ce genre. Nous avons déjà parlé de la comparaison que fait Peredur de la beauté de son amie aux trois couleurs qu'il voit et de l'analogie entre cet épisode et l'épisode d'un récit irlandais. Nous en trouvons un autre exemple dans le § 17 de notre résumé.

Voici le passage tel qu'il se trouve en gallois :

Ac ynteu a doeth racda6 parth a dyffryn auon. A gororeu y dyffryn oed yn goet. Ac o pop parth yr auon yn weirglodeu g6astat. Ac or neill parth yr afon y g6elei kad6 o defeit g6ynnyon. Ac or parth arall y g6elei kad6 o defeit duon. Ac val y brefei vn or defeit g6ynnyon y deuei vn or defeit duon dr6od. Ac y bydei yn wen. Ac val y brefei vn or defeit duon y deuei vn or defeit g6ynnyon dr6od ac y bydei du. (Pen. 4, 157.5-17; R.B., 224.30-225.8).

« Il se dirigea vers la vallée arrosée par une rivière. Les contours en étaient boisés ; mais, des deux côtés de la rivière, s'étendaient des prairies unies. Sur l'une des rives, il y avait un troupeau de moutons blancs, et, sur l'autre, un troupeau de moutons noirs. A chaque fois que bêlait un mouton blanc, un mouton noir traversait l'eau et devenait blanc. A chaque fois que bêlait un mouton noir, un mouton blanc traversait l'eau et devenait noir. » (Loth, *Mab.*, II, pp. 87-88).

On trouve un épisode analogue dans un récit irlandais intitulé *Imram Curaig Mailduin*, dont le plus ancien manuscrit a été copié vers 1100¹.

Voici une traduction à peu près littérale du passage :

« Le troisième jour de bon matin ils aperçoivent une autre île qui était divisée en deux par une grille de bronze. Dans l'île ils aperçoivent deux grands troupeaux de moutons : d'un côté de la grille les moutons sont noirs, d'un autre ils sont blancs. Et ils virent un homme de grande taille qui séparait les troupeaux. Quand il envoyait un mouton par-dessus la grille au milieu des moutons noirs, celui-ci devenait noir et quand il envoyait un mouton noir à l'autre côté de la grille, celui-ci devenait tout de suite blanc. »

Il n'est guère possible d'admettre que l'épisode tel qu'on le trouve dans le récit gallois soit tiré du récit irlandais. Il s'agit d'un même trait de folk-lore répandu dans les deux pays.

1. Voir *R. C.*, t. IX, p. 479-481, § XII. Cf. le même épisode dans la version versifiée de l'*Imram Curaig Mailduin*, publiée dans les *Anecdota from Irish Manuscripts*, t. I (1907), p. 57.

A ce propos on pourrait signaler quelques-unes des ressemblances qui se trouvent entre la littérature galloise et irlandaise. (Voir J. Vendryes, *De Hibernicis Vocabulis*, Paris, 1902, p. 24.) Dans le Mabinogi de *Branwen*, R. B., p. 31.26, on trouve une maison en fer, *ty haearn*, qui figure également, comme *tech iarnaide*, dans les récits irlandais *Mesca Ulad*, p. 44, et *Orgain Dindrig*, §§ 23-26 (*Z.C.P.*, III, p. 7). En outre il y a des noms désignant des hommes ou des endroits qui paraissent sous des formes très analogues. *Knychwr mab Nes* (R. B., 106.18) = *Conchobar mac Nessa*, le fameux roi ultonien ; *Esgeir Oervel* (R. B., 104.2 ; 112.14 ; 133.18 ; 136.28) = *Sescenn Uairbheoil* (*Fled Bricrend*, § 83), etc. On peut ajouter aussi *Manawyddan ab Llyr* (R. B., 44 et ss.) = *Manannán mac Lir* (Stokes, *Three Irish Glossaries*, pp. xxxiv et 31), *Corroi* (*Bk. Tal.*, *Skene*, I, 254) = *Curoi*, *Cocholyn* (*Bk. Tal.*, *Skene*, II, 198) = *Cuchulinn*. Voir aussi Loth, *R. C.*, XI, 345 et ss.

Quant à l'épisode du § 16 de notre résumé, il est possible qu'il se retrouve à la fin du récit gallois d'Owein (R.B., 191.6-192.23.) Dans les deux textes il y a un homme noir (dans l'un appelé *le Noir Oppresseur*, Y Du Traws, dans l'autre *le Noir Arrogant*, Y Du Trahauc), qui opprime et violente tous ses voisins sans en jamais donner réparation. On trouve chez lui beaucoup de jeunes filles (femmes), autrefois belles et avenantes maintenant devenues maigres et laides, victimes de ses cruautés. En outre il y a chez l'homme noir des richesses de toute sorte, de l'or, de l'argent, des chevaux, etc., qu'il a enlevées à ses victimes. D'après les différences entre les deux textes on peut conclure qu'ils'agit d'un développement différent de la même légende originale et non pas de deux copies du même récit (v. Rhys, *Arthurian Legend*, Oxford, 1891, pp. 86,89).

En ce qui concerne A et C, une étude minutieuse de ces deux parties dans les quatre manuscrits, Pen. 4, 7, 14 et R.B., démontre que ceux-ci contiennent plus de variantes pour A que pour C, quant au texte : A diffère plus que C des rédactions française et allemande quant à la matière. Nous sommes disposé à croire que ce n'est pas le même rédacteur qui a composé les deux parties A et C du récit gallois, c'est-à-dire que C n'a pas toujours fait partie du récit qui prenait fin avec le § 20. Ce n'est que plus tard qu'on ajouta les autres incidents, parce qu'on les crut nécessaires à la compréhension de la première partie.

En partant de cette hypothèse nous espérons pouvoir expliquer les quelques différences qui existent entre le commencement et la fin de l'histoire de Peredur.

Il nous semble qu'un rédacteur gallois qui connaissait le récit de Peredur a eu ensuite connaissance de quelques-uns des poèmes du Graal, entre autres de celui qui a servi de source à Manessier. Or, nous avons vu (p. 48 et ss.) qu'il existe de grandes ressemblances entre le roman gallois et le poème de Manessier. Les deux œuvres ont, au fond, la même conception, bien que la manière de la présenter soit différente. Le héros doit tirer vengeance du meurtrier d'un de ses parents ; par ce fait il guérira en même temps un autre parent qui a été blessé en même temps que la victime. Le rédacteur gallois aura été frappé de ces ressemblances et à cause de la popularité dont jouissaient les poèmes du Graal, surtout les versions françaises, l'idée lui sera venue, tout en conservant sa conception fondamentale, de donner au récit gallois la forme de ceux-ci.

Peut-être le point de départ de son inspiration est-il dans la similitude des noms de Peredur et de Perceval. *Peredur* est un nom bien gallois ; mais on ne peut évidemment en dire autant de *Perceval*. On ne peut pas dire non plus qu'un de ces deux noms soit la corruption de l'autre, car ils sont d'origine absolument différente. Il faut donc que le rédacteur les ait volontairement confondus. La confusion a d'ailleurs produit des altérations réciproques des deux noms : à côté de *Perceval*, on a *Parceval* (*Parzival*, etc.) ; on trouve souvent *Paredur* (v. p. 32, note 1) à côté de *Peredur*.

C'est au rédacteur de la partie A qu'est probablement dû l'épisode de Peredur au château de la jeune fille, la *Blanche fleur* de Chrétien (v. § 9, p. 9). C'est lui aussi qui a introduit dans son récit la visite de Peredur au premier oncle et le cortège au château du second (v. §§ 6 et 7, p. 9). Cette visite de Peredur qui fait partie intégrante des poèmes français n'est en effet nullement nécessaire à la marche du récit gallois. Mais comme il n'y avait qu'un seul oncle dans ce récit, le rédacteur s'est trouvé fort embarrassé en présence des deux que lui présentaient les poèmes français ; il a donc été obligé de dédoubler son personnage pour répartir ses traits entre deux. C'est ainsi que dans le roman gallois c'est le premier oncle qui est boiteux et en même temps pêcheur, et non pas le second, comme dans les versions des autres pays. Il n'est pas sûr, d'ailleurs, que l'oncle de Peredur ait jamais été pêcheur ; c'est là un trait qui a dû être tiré de la version française suivie par le rédacteur gallois. Celui-ci a attribué cette caractéristique au premier oncle parce qu'il n'avait pas pour l'attribuer au second les raisons de l'auteur français ; il fallait bien aussi lui donner un trait précis pour en faire un personnage moins insignifiant, étant donné que ce sont les sorcières qui dans le roman gallois remplissent le rôle attribué au premier oncle dans le poème français.

Nous ne croyons pas que le cortège que voit Peredur au château de son second oncle se trouvât dans le récit gallois primitif. La forme de cette partie du récit a dû être empruntée, selon toute probabilité, au poème

français parce qu'elle paraissait plus frappante au rédacteur. Il est beaucoup plus vraisemblable que la tête du mort ait été accrochée quelque part dans le château, soit dans la salle principale, soit à l'extérieur du bâtiment, ainsi qu'on le trouve dans le poème de Manessier (v. p. 59). L'idée d'exposer la tête sanglante dans le plat a pu être inspirée de l'histoire de saint Jean-Baptiste; explication vraisemblable si l'on considère que les rédacteurs des romans gallois étaient en général des moines. Nous avons toutefois indiqué (v. p. 47) que pareil incident se trouve dans d'autres légendes arthuriennes.

C'est au rédacteur gallois qu'est dû aussi le silence de Peredur à la vue de ce cortège, puisqu'il est la conséquence du conseil donné par le premier oncle.

De même le § 8 de notre résumé (v. p. 9) ne faisait pas partie du récit gallois avant que celui-ci n'ait subi l'influence de l'histoire du Graal. La sœur de Peredur, en effet, ne figure jamais dans les textes où il n'est pas question du Graal.

Il est difficile de savoir exactement quel est le poème qui a inspiré au Gallois sa rédaction du roman. Ce n'est certainement pas le poème de Chrétien ni celui auquel ce dernier a puisé : le récit gallois en diffère trop. Qu'on se rappelle les divergences relatives au nombre des valets qui portent la lance ou des gouttes de sang qui en coulent, la douleur des spectateurs, etc. (v. p. 55).

Le récit gallois se trouve plutôt d'accord avec le poème allemand de Heinrich von dem Türlin, *Diû Crône*, et la version française en prose du Perlesvaus. Dans celle-

ci Gauvain, comme Perlesvaus (Perceval) avant lui, arrivé au château du Graal, voit entrer deux jeunes filles qui portent le graal et la lance. Trois gouttes de sang coulent de la pointe de la lance dans le graal. Dans le poème allemand également, Gauvain, après Perceval, voit passer deux valets qui portent la lance et une jeune fille qui tient à la main un « toblier » dans lequel il y a trois gouttes de sang qu'on peut supposer recueillir de la lance (v. p. 55).

Nous pourrions donc conclure que le poème français qui a servi de modèle au rédacteur gallois était la source commune du poème de Heinrich et du Perlesvaus ou bien un poème analogue à celui-ci. On doit se rappeler en même temps les conclusions qui ont été tirées des ressemblances entre le récit gallois, surtout la partie A, et le poème allemand de Wolfram (v. p. 95).

La première chose qui attire l'attention dans la partie C du roman gallois, c'est la grande ressemblance qu'elle présente avec la partie correspondante des poèmes du Graal, surtout avec celle écrite par Chrétien. Au premier abord on serait tenté d'y voir une adaptation du poème français par un rédacteur qui au commencement aurait suivi servilement son modèle pour s'en écarter seulement plus tard.

Une étude minutieuse des deux versions nous a permis pourtant de relever certaines divergences, même dans la partie du récit qui ressemble le plus au poème français (v. p. 58 et ss.). Sans faire entrer en ligne de

compte la date des deux œuvres (v. p. 79), ces divergences seules prouvent que le rédacteur gallois s'est servi d'une autre source que du poème de Chrétien.

Mais en outre il y a dans le récit gallois des contradictions entre le commencement et la fin. Ainsi, tandis que dans la partie A Peredur, arrivé au château de son oncle, voit passer deux valets qui portent la lance du fer de laquelle trois ruisseaux de sang coulent jusqu'à terre, la jeune fille noire qui, dans la partie C, vient lui faire des reproches parce qu'il n'a pas demandé d'explications au sujet des merveilles au château du Roi Boiteux, lui parle de la lance portée par un seul valet du fer de laquelle coule une seule goutte de sang et cela dans la main de celui qui la porte. Sur ce point le commencement du récit est plutôt d'accord avec le poème de Heinrich et le *Perlesvaus*, tandis que la fin s'accorde avec les poèmes de Chrétien et de Wolfram, et avec la version en prose de Borron. Il est à remarquer aussi que c'est ici le second oncle de Peredur et non pas le premier qui est boiteux. Dans la partie A deux jeunes filles portent la tête du mort, tandis que dans la partie C le cousin de Peredur lui dit que c'est lui qui l'a portée. Enfin, la situation même du château diffère ; dans A, il se trouve dans un bois, à l'extrémité d'un pré : dans C il est représenté tantôt au milieu d'un lac, tantôt dans une vallée.

Nous pouvons donc conclure avec raison qu'il y a eu un changement de source pour la fin de notre récit. Mais nous avons déjà vu que c'est la première partie du roman qui présente le plus de variantes dans les manuscrits, et

nous avons conclu que ce fait était dû à la plus grande popularité du commencement de l'histoire de Peredur qui faisait partie de la littérature galloise avant d'avoir été rédigé d'après les poèmes du Graal. Nous avons vu aussi que les formes anciennes de mots et de tours de phrases qui nous permettent de fixer la date des manuscrits se trouvent surtout dans la partie A ; ce qui nous porte à croire que le commencement du récit a été rédigé avant la fin, et probablement longtemps avant. C'est donc un autre rédacteur que celui de A qui aurait ajouté la partie C : cela fournirait une explication facile du changement de source et, par conséquent, des divergences que nous avons relevées entre ces deux parties.

Mais ce changement en a amené un autre : la mission de Peredur est désormais de chercher la lance. C'est d'ailleurs une mission vite oubliée, car à la fin de C le cousin de Peredur lui rappelle qu'il doit se venger sur les sorcières. On pourrait se demander pourquoi le rédacteur n'a pas obligé son héros à partir à la recherche du Graal. Il se peut que ce soit parce qu'il n'a pas trouvé mention du Graal dans la première partie du récit, tandis que la lance y figure : il se peut aussi que ce soit parce que, dans son modèle, c'était la lance qui jouait le rôle principal et non pas le Graal. Cette dernière hypothèse est loin d'être aussi invraisemblable qu'elle le paraît à première vue (v. p. 45 et la citation de miss Weston).

En dehors des ressemblances que présente le récit gallois avec le poème de Chrétien nous avons remarqué des épisodes de l'histoire de Peredur qu'on retrouve dans les

œuvres de Wauchier et de Borron, et nous avons conclu que le rédacteur gallois s'était servi de la source commune de ces deux auteurs ou du moins d'une source analogue à celle-ci (v. p. 77).

Ainsi que nous croyons l'avoir démontré (v. p. 18), la légende primitive de Peredur prenait fin avec le § 20 de notre résumé : l'état de Peniarth 7 vient à l'appui de cette hypothèse. Nous croyons, en effet, que le récit gallois sous sa forme actuelle présente la combinaison de deux histoires différentes qui avaient Peredur pour héros et qui ont été si bien amalgamées qu'il est difficile de distinguer ce qui revient à chacune. Nous espérons pourtant réussir à établir cette distinction en utilisant des récits analogues, conservés dans diverses littératures.

Il est possible que la partie A comprenne à la fois la légende originale de Peredur et celle d'un héros anonyme qui a été confondu avec Peredur dont il a pris le nom, comme « le fils de la veuve » a été confondu avec Perceval (v. Weston, *Perceval*, t. II, pp. 284-5). Le roman de Peredur ainsi formé a ensuite subi l'influence de l'histoire du Graal à deux reprises au moins, probablement même plusieurs fois, mais toutefois sans qu'on en ait changé la conception fondamentale, qui est celle d'une vengeance.

C'est d'ailleurs un thème très répandu dans la littérature du moyen âge, qu'une tâche imposée à un héros et consistant à venger la mort d'un parent tué par un ennemi.

La version qui ressemble le plus à la nôtre est celle qu'on trouve dans le poème de Manessier dont nous avons déjà parlé (v. p. 48 et ss.). Il nous semble que les deux œuvres présentent un récit dans lequel la mission du héros est de tirer vengeance d'un crime commis par un ennemi sur ses parents dont l'un a été tué et l'autre blessé. Ce n'est que lorsqu'on aura vengé la mort de l'un que l'autre sera guéri ; de plus c'est un parent seulement qui pourra le venger. On se rappellera qu'une étude comparative de ces deux versions nous a conduit à supposer pour elles une source analogue ; la manière de présenter l'idée commune aux deux œuvres diffère trop pour qu'on puisse croire que l'une dérive de l'autre.

Les contes celtiques populaires nous fournissent d'autres exemples de ce motif. En voici un qui se trouve dans le conte du *Chevalier à l'Écu Rouge* J. F. Campbell. *Popular Tales of the West Highlands*, n° 52).

Le héros, abandonné sur une île par deux traîtres ses compagnons, voit trois jeunes gens qui s'avancent vers lui d'une manière qui indique la lassitude et la fatigue. Ce sont ses frères de lait. Pendant un an et un jour il leur est imposé de livrer combat au Fils de l'Obscurité, ayant une centaine d'hommes à sa suite. Mais ils ont beau tuer chaque jour autant d'hommes qu'ils peuvent, ils les voient revenir en vie le lendemain ; et de plus ils sont ensorcelés au point de ne pouvoir quitter l'île avant d'avoir vaincu leurs ennemis. Le lendemain de la rencontre, le héros part à la recherche des ennemis qu'il met bientôt à mort, tous, y compris le Fils de l'Obscurité.

Mais il est lui-même blessé et ne peut quitter le champ de bataille, où il se couche parmi les morts. Peu après il entend un bruit semblable à celui de la mer et il voit une vieille sorcière qui s'approche. Il suffit qu'elle mette le doigt dans la bouche des morts pour les ressusciter. Elle en fait autant au héros qui lui enlève le doigt d'un coup de dent, après quoi il la tue. C'est la mère du Fils de l'Obscurité. Elle a un vase de baume avec lequel les frères du héros le frottent et le guérissent de ses blessures. La mort de la sorcière détruit l'enchantement qui les retenait dans l'île.

Un récit semblable se trouve aussi dans le poème de Gerbert, dont nous avons déjà parlé à un autre point de vue (v. p. 56, note 1). Perceval rencontre quatre chevaliers qui portent leur père blessé. C'est son oncle Gone-mant, celui-là même qui l'avait sacré chevalier. Le héros jure de le venger, mais tous ses efforts sont vains. Il tue un jour ses ennemis pour les retrouver vivants le lendemain, ressuscités par une sorcière. Celle-ci a deux vases (petits barils) d'ivoire qui contiennent un baume capable de rendre la vie aux morts et de recoller les têtes des décapités. C'est ainsi qu'elle se met à l'œuvre

A la teste maintenant prise,
Si l'a desor le bu assise;

(*Potvin*, t. VI, p. 184).

puis elle prend le baume,

Puis en froie celui la bouche
A cui la teste avoit rajointe ;

Sor celui n'ot vaine ne jointe
Qui lues ne fust de vie plaine !

(*Ibid.*).

Perceval l'arrête quand elle vient de ressusciter trois de ses ennemis : elle reconnaît en lui son futur vainqueur :

Bien vous connois et bien savoie
Que de nului garde n'avoie
Fors que de vous ; car, par mon chief,
Nus n'en péust venir à chief
Se vous non...

(*Ibid.*, p. 185).

Tant qu'elle vivra, continue-t-elle, Perceval ne pourra point achever sa mission. Elle guerroye contre Gonemant par l'ordre du Roi de la Gaste Cité, qui lutte incessamment contre les chrétiens et qui veut surtout empêcher Perceval d'avoir connaissance du Graal. Perceval s'empare d'un peu du baume merveilleux, ressuscite le plus vaillant de ses adversaires, le tue après une lutte opiniâtre dans laquelle il est grièvement blessé lui-même, et guérit ses propres blessures ainsi que celles de Gonemant en se servant du baume.

Dans les deux versions que nous venons de citer, ainsi que dans le récit gallois, le héros part seul à la recherche de l'ennemi mystérieux de ses parents. Il est vainqueur. Par sa victoire il détruit le pouvoir de l'ennemi et rend, dans une version, la liberté à ses frères ; dans les deux autres, la santé à son oncle.

Enfin on peut comparer avec tous ces récits le poème

anglais de *Sir Percyvelle*. Nous donnons ici un résumé des premiers incidents qui, seuls, intéressent notre sujet.

Percyvelle est le fils de la sœur d'Arthur. Son père a été tué dans un combat par le Chevalier Rouge qu'il avait autrefois vaincu dans un tournoi. Sa mère s'enfuit avec lui dans les bois. Vers l'âge de quinze ans il voit des chevaliers pour la première fois et les prend pour des dieux. Il désire aussitôt aller à la cour d'Arthur pour être sacré chevalier lui-même, prend un cheval sauvage et fait part de son intention à sa mère. Après avoir reçu les conseils de celle-ci il part et rencontre sur son chemin une maison dans laquelle il entre : il s'y restaure et prend l'anneau d'une femme qu'il y trouve endormie, en laissant le sien à sa place. Il entre à la cour d'Arthur et s'approche tellement du roi que son cheval lui touche le front. Il demande à être sacré chevalier par Arthur et menace de le tuer s'il lui refuse cette grâce. Arthur le reconnaît pour son neveu à cause de sa ressemblance avec son père, dont il déplore la mort prématurée, et se rappelle avoir lu dans les livres que le fils le vengera. Percyvelle s'impatiente et somme le roi de le sacrer chevalier. Pendant qu'ils sont à table, entre le Chevalier Rouge qui enlève la coupe du roi (c'est déjà la cinquième fois qu'il le fait), sans que quelqu'un ose l'en empêcher. En présence du désespoir du roi Percyvelle s'engage à tuer le Chevalier Rouge et à rapporter la coupe si on le sacré chevalier. Le roi le lui promet. Percyvelle poursuit le ravisseur, et le tue d'un coup de flèche ; il s'empare de son cheval et ne pouvant lui enle-

ver son armure, il allume un feu pour brûler le cadavre. Gawayne qui l'a suivi l'aide à délayer l'armure et l'en revêt ; après quoi il jette le cadavre dans les flammes. Il refuse ensuite de retourner à la cour, parce qu'il se croit l'égal d'Arthur, mais il renvoie la coupe par l'intermédiaire de Gawayne. Chemin faisant il rencontre une vieille sorcière, mère du Chevalier Rouge, qui le prend pour son fils. Il la transperce de sa lance et la jette dans le feu. Plus loin il rencontre dix chevaliers qui s'enfuient à son approche, le prenant toujours pour le Chevalier Rouge : mais lorsqu'il lève sa visière le plus âgé, rassuré, lui raconte que le Chevalier Rouge lui portait une haine violente ainsi qu'à ses fils et que, cinq ans auparavant il avait tué son frère ; apprenant que Percyvelle a brûlé son ennemi, il l'invite à son château et découvre qu'il est son neveu.

Dans la version anglaise, ainsi que dans les autres que nous venons d'étudier, le héros réussit à mettre à mort un ennemi de ses parents, qui avait tué son père et ne cherchait que l'occasion de nuire à son oncle et à ses cousins. Mais le rédacteur anglais de la version que nous possédons a changé l'idée de son poème, qui n'est plus un véritable récit de vengeance, puisque c'est par hasard que Percyvelle tue le meurtrier de son père. Une phrase du poème (v. XXXVI) nous démontre toutefois que la conception primitive du poème anglais est la même que celle du roman gallois :

The bokes say that he mone
Venge his fader bane.

« Les livres disent qu'il doit venger la mort de son père. »

Mais en dehors de la similitude de conception ces deux récits présentent des ressemblances de forme, surtout dans la première partie où le changement d'idée n'a pas trop influencé la forme du poème.

Le père de Peredur et de Percyvelle meurt dans un tournoi ; la mère du héros craignant le même sort pour son fils s'enfuit avec lui dans les bois, où il devient très habile archer. Le héros des deux poèmes se distingue par son agilité, l'un peut suivre à la course les chèvres et les chevreaux de sa mère, l'autre peut capturer un cheval sauvage. Les deux récits disent qu'il rencontre *trois* chevaliers (dans le poème de Chrétien il y en a cinq, dans celui de Wolfram quatre), Owein, Gwalchmei et Gweirval Gwestyl dans le roman gallois, Ewayne, Gawayne et Kay dans le poème anglais, qu'il prend pour des dieux ou des anges. Il se décide à les suivre immédiatement. Dans les deux versions on peut noter la même pauvreté d'équipage du héros : Peredur choisit le cheval le plus fort, le plus osseux et lui fait un harnais d'osier ; Percyvelle prend un cheval sauvage.

A la cour d'Arthur la même scène se reproduit avec le Chevalier Rouge qui emporte la coupe. Le héros le suit et le tue d'un seul coup de flèche. Deux des versions galloises s'accordent avec la version anglaise pour dire que c'est Gwalchmei (Gawayne) qui le suit et l'aide à délayer l'armure et à la revêtir. Dans les deux versions le héros rencontre une vieille sorcière, mais comme la conception du récit primitif a été changée, la sorcière

ne peut plus jouer dans le poème anglais le rôle qu'elle a dans le roman gallois. C'est ainsi que Percyvelle la tue et la jette dans le feu qu'il avait préparé pour son fils. Même observation au sujet de l'oncle du héros : le changement d'idée du poème a amené un changement dans le rôle de celui-ci ; la visite que rend le héros au château de son oncle n'a plus l'objet qu'elle avait dans la forme primitive et qu'elle a conservé dans le roman gallois. C'est ce changement qui explique aussi pourquoi le poème anglais s'écarte de la version galloise à partir des épisodes que nous avons résumés plus haut.

Mais les épisodes qui se ressemblent sont assez nombreux pour nous permettre de conclure que les versions galloise et anglaise représentent le même récit primitif qu'on retrouve aussi dans la littérature irlandaise dans le conte *Laoidh an Amadain Mhoir* (J. F. Campbell, *Popular Tales of the West Highlands*, 1862, t. III, p. 146 et ss.). Voici un résumé des premiers incidents de ce conte :

Il était une fois deux frères dont l'un était roi d'Erin et l'autre un simple chevalier. Celui-ci seul avait des fils. Une querelle éclata entre les deux frères au cours de laquelle le chevalier et ses fils furent tués. On annonça à sa femme qu'il lui faudrait mettre à mort le fils auquel elle donnerait bientôt naissance. Mais elle confia ce fils à une servante qui avait également un fils et les envoya tous les trois dans les déserts. Les deux garçons grandirent ensemble, le fils du chevalier, fort et violent. Un jour ils virent trois cerfs qui s'avançaient vers eux.

Le fils du chevalier demanda à son compagnon quels étaient ces animaux ; celui-ci répondit que c'était des animaux qui fournissaient de la nourriture et des habits et qu'il ferait bien d'en capturer un. Il suivit ce conseil et sa nourrice lui fit des habits de la peau du cerf. Plus tard il tua son frère de lait parce qu'il se moquait de lui, prit un cheval sauvage et se dirigea vers le palais de son oncle paternel. N'ayant jamais porté d'autre nom il répondit à une demande de son cousin qu'il s'appelait « le Grand Fou ». Son cousin se moquant de lui, il le tua. Au roi son oncle qui lui faisait la même question il répondit de la même manière. Son oncle alors le reconnut et se repentant de ne pas avoir tué la mère en même temps que le père fut obligé de le suivre ainsi que faisait la foule.

L'analogie qui existe entre le conte gaélique, le récit gallois et le poème anglais est très frappante. Dans les trois récits le père du héros ayant été tué, sa mère emmène ou envoie son fils dans les déserts : ici il grandit, fort et vigoureux, ignorant le monde. On y trouve à peu près les mêmes preuves de sa grande force et de sa rapidité : dans le récit gallois il fait rentrer à l'étable les chèvres et les chevreaux de sa mère, au grand étonnement des assistants ; dans le récit gaélique il capture les cerfs sauvages et apprenant que le cheval est un animal qui peut servir à son agrément il en poursuit un, le prend et le monte. Dans le poème anglais également il voit une troupe de chevaux sauvages, les poursuit et en capture un.

Le Grand Fou découvre en son oncle le meurtrier de son père ; Percyvelle aussi parvient au château de son oncle qui lui apprend quel est le meurtrier de son père. Dans le récit gallois il n'y a pas de lien de parenté entre Peredur et le roi Arthur. Nous avons déjà attiré l'attention sur la manière dont le héros arrive à la cour pour la première fois (v. p. 53) et nous avons conclu que c'est le récit gallois qui, des trois formes que nous avons comparées ensemble, a le mieux conservé cet épisode sous ses traits originaux. Dans le poème anglais le héros s'approche tellement du roi que son cheval lui touche le front, et menace de tuer le roi s'il n'est pas sacré chevalier. Cet incident du cheval manque au récit gaélique, mais la façon dont le héros s'adresse à son oncle est tout aussi brusque, « Je suis le Grand Fou... et s'il était nécessaire, je pourrais faire un grand fou de toi aussi » (v. Nutt, *Studies*, p. 155).

D'après les diverses comparaisons que nous avons faites c'est dans la ressemblance des enfances des héros qu'il faut chercher la raison principale qui a fait réunir la légende primitive de Peredur au récit d'un héros anonyme. Les enfances telles qu'on les trouve aujourd'hui sont plutôt celles du héros anonyme. Mais il est bien connu qu'elles ressemblent aussi à celles de Cuchulinn ¹. Les deux héros, Peredur et Cuchulinn, sont élevés ailleurs que dans la maison paternelle, dès leur âge le plus tendre ils font preuve d'une grande

1. Zimmer, *Göttingische Gelehrte Anzeigen*, 1890, XII, 519.

force, et de la même manière: ils poursuivent à la course des chèvres ou des cerfs et s'en emparent (v. *Hull*, p. 151-152). C'est un oncle, frère de sa mère, qui donne au héros ses premières armes, entre autres une épée, dont il se sert pour montrer sa force (*Ibid.*, 142-144). Cuchulinn met en morceaux toutes les épées qu'on lui donne, sauf celle du roi Conchobar son oncle qu'il ne réussit point à briser. Peredur, au château de son oncle, brise l'épée mais ne réussit que deux fois de suite à la rajuster. C'est une sorcière qui apprend aux deux héros à manier leurs armes (*Ibid.*, p. 72 et ss.) et de plus cette sorcière ne veut leur rien apprendre que lorsqu'ils ont menacé de la tuer.

Il est possible que l'incident de la sorcière fournisse une autre explication à la réunion des deux légendes. Il se trouve dans le récit de Cuchulinn qui représente au fond la même histoire que celle de Peredur, il se trouve aussi dans le poème anglais de Percyvelle qui représente l'histoire du héros anonyme.

Nous donnons ici un résumé de l'épisode de la sorcière dans l'histoire de Cuchulinn tel qu'on le trouve dans le récit irlandais intitulé *Tochmarc Emire*, publié par M. K. Meyer, *R.C.*, XI, 424 et ss.

Forgall, qui est magicien, ne voulant pas que Cuchulinn épouse sa fille, s'en va sous un déguisement à la cour du roi Conchobar (oncle de Cuchulinn) et persuade au roi d'envoyer son neveu à Scathach pour apprendre le métier des armes. Cuchulinn part: mais en route il est obligé d'affronter de nombreux dangers. Il rencontre

un lion qui cependant ne lui fait pas de mal : des jeunes gens se moquent de lui (voir p. 85). Ensuite il lui faut traverser la Plaine de Malchance : il arrive à le faire en se servant d'une roue et d'une pomme qu'il jette devant lui et dont il suit les traces. Il traverse la Vallée Périlleuse et arrive enfin chez Scathach au delà de l'eau au moyen d'un pont dangereux qui se lève et renverse le héros quand il veut le traverser. Après avoir accompli tous ces exploits et appris tout ce que Scathach peut lui enseigner, il s'en retourne, en guerrier accompli, pour épouser la fille de Forgall.

Or, Scathach, qui a sa cour quelque part dans la Grande-Bretagne, est une *faith*, c'est-à-dire *vates* ou prophétesse. Quand Cuchulinn a appris tout ce qu'elle peut lui enseigner, à son départ elle prédit dans un poème, d'ailleurs très obscur, tous les événements de sa vie, y compris les exploits et les malheurs qu'on lit dans le *Tain Bo Cualnge*¹, l'épopée célèbre de la littérature irlandaise. De même les sorcières de Kaerloyw sont aussi des prophétesses. Peredur s'étonne que la sorcière sache son nom : c'est qu'il a été prédit et révélé aux sorcières qu'il leur serait funeste.

D'après M. Rhys², les sorcières de Kaerloyw seraient des femmes guerrières ou des amazones qui porteraient régulièrement les armes. Avec leur père et leur mère elles habitaient un endroit particulier appelé la Cour des

1. Voir Stokes und Windisch, *Irische Texte*, vol. V (Leipzig, 1905).

2. *Nine Witches of Gloucester*, dans *Anthropological Essays*, Oxford, 1907, p. 285 et ss.

Sorcières, où elles enseignaient aux jeunes gens le maniement des armes et tout ce qu'on entendait par le mot *chevalerie* dans la société dont elles faisaient partie. Cette société est sans doute identique à celle à laquelle appartenait Scathach, car, comme nous l'avons vu, sa cour se trouvait aussi quelque part dans la Grande-Bretagne. Une ressemblance aussi frappante avec la littérature irlandaise conduit raisonnablement à voir dans les sorcières de Kaerloyw des sorcières gaéliques à qui on attribuait le don de la prophétie et dans Peredur le Cuchulinn gallois.

Qu'était ce Peredur? Nous ne savons que très peu de choses sur son compte ¹. Il est vrai qu'un homme de ce nom fut tué, avec son frère Gwrgi, à la bataille d'Arde-ryd vers 580. Ils étaient tous deux fils d'Eliver Gosgordvawr (E. au grand cortège), un des rois du Nord ². Dans les *Annales Cambriæ* on lit ³:

« 580 Guurci et Peretur filii Elifer moritur. »

Notre récit lui donne comme père Efracw *un* des comtes du Nord (et non pas « comte du Nord » ainsi que dans R.B., 193.13); mais le nom d'Efracw est probablement celui de la ville du Nord dont Peredur était comte; ignorant la signification du mot, on a fait du nom de la ville le nom de son père.

On retrouve ce nom sous une autre forme dans le

1. Voir Loth, *Mab.*, II, p. 43, note 1.

2. Voir Skene, *Four Ancient Books of Wales*, I, 176. Cf. aussi I, 168, 312, 386; Ward's *Catalogue of Romances*, I, 286.

3. Voir Anwyl, *Wales and the Britons of the North*, p. 127, dans *Celtic Review*, Oct. 1907-Jan. 1908,

poème de Chrétien de Troyes intitulé *Erec* ; mais il est difficile de décider s'il désigne une ville ou un homme.

Dans le passage suivant (*Erec*, éd. Fœrster, 1890, v. 2129 et ss.) :

Mes sire Gauvains s'avança
Qui d'une part le (*tornoi*) fiança
Antre *Evroic* et *Tenebroc*.

il paraît désigner un homme, ainsi que le mot *Tenebroc*, et c'est dans ce sens que les a compris le poète allemand Hartmann von Aue, dans son poème (*Erec*, *Deutsche Classiker des Mittelalters*, t. IV, v. 2223 et ss. :

Entreferich und *Tenebroc*
Mêliz und Meljadoc.

Mais plus loin, dans le poème français, *Tenebroc* désigne certainement une ville (v. 2135 et ss) :

Un mois après la pantecoste
Li tornois assamble et ajoste
Dessoz *Tenebroc* an la plaingne.

D'après une tradition populaire¹ le tombeau de *Pere-durse* trouverait près de Pickering, Yorkshire, ce qui s'accorderait bien avec ce que nous venons de dire.

1. V. Stow's *Annales or general Chronicle of England* (London, 1615), 1-12, cité par J. Rhys, *Arthurian Legend*, p. 73, note 1.

CHAPITRE IV

CONCLUSION

De la comparaison du récit gallois avec les poèmes de Chrétien et de Wolfram nous pouvons tirer les conclusions suivantes :

1^o Le récit gallois n'est ni une traduction, ni même une adaptation du poème de Chrétien.

2^o Le récit gallois comprend trois parties, A, B et C, dont A et C correspondent à un poème français qui avait pour sujet l'histoire du Graal. C, cependant, a été ajouté plus tard au récit tel que nous le trouvons dans Peniarth 7 : il a été copié directement du poème français tandis que A appartenait déjà à la tradition galloise.

3^o Le récit gallois tel qu'il se trouve aujourd'hui est un amalgame de trois histoires différentes : A et C représentent un récit de vengeance qui a subi l'influence des histoires du Graal ; B est une partie de la légende primitive de Peredur.

Vu et admis à soutenance
le 26 juillet 1909.

*Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,*

A. CROISSET.

Vu et permis d'imprimer.

*Le Vice-Recteur
de l'Académie de Paris,*

L. LIARD.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
Bibliographie.....	I
Introduction.....	III

PREMIÈRE PARTIE

Chapitre I. Énumération des manuscrits de Peredur.....	1
— II. Résumé du Roman de Peredur d'après le <i>Red Book of Hergest</i> et le <i>White Book Mabinogion</i>	6
— III. Comparaison des manuscrits de Peredur.....	17
A Etendue du récit primitif.....	17
B Le texte de Peniarth 4 et du Livre Rouge..	18
C Le texte de Peniarth 7 et de Peniarth 14....	30
— IV. Conclusion	40

DEUXIÈME PARTIE

Chapitre I. Peredur et les poèmes français	41
A Idée fondamentale du récit. Question du Graal	44
B Episodes et traits secondaires.....	51
C Comparaison avec Wauchier.....	60
— II. Peredur et le poème allemand.....	81
— III. Les trois parties du roman gallois.....	96
— IV. Conclusion	121
Table des Matières.....	123

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS
